

INFORMATIONS ET REFLEXIONS LIBERTAIRES




N* 86 AUTOMNE 1990

20 FRANCS

3605

LA FIN DE L'ESTERNEL SYSTEME TOTALITAIRE ■■■

SOMMAIRE



MAUX EN VENIN ! page 3
 MOTS EN VAIN? page 3
 LE DEVOIR DE PARESSE pages 4 à 6

DOSSIER : CE QUE DIT LE VENT D'EST?

POLOGNE : DE L'UTOPIE ECONOMIQUE A L'UTOPIE SOCIALE pages 8 à 12
 HONGRIE : UNE REVOLUTION INDIVIDUELLE D'ABORD pages 13 à 15
 LE POUVOIR ET SA LOGIQUE : LIBERALISER POUR MIEUX MANIPULER
 pages 16 à 18
 LA REVOLUTION ROUMAINE : UN REGARD DE L'INTERIEUR pages 18 et 19
 REISEBILDER : D'EST EN OUEST pages 20 et 21
 BULGARIE : LE NOUVEAU LOOK DU KGB pages 22 à 24

CRISE, FRACTURE ET REVOLUTION page 25
 ANTI-SPECISME page 26
 CASTORIADIS : QUE PERISSE LE CONSENSUS! page 27
 MESURE ET DEMESURE pages 28 à 30
 POUR UN(E) IRAKIEN(NE) INCONNU(E) page 31

IRL est publié par l'ATELIER DE
 CREATION LIBERTAIRE, 13
 rue Pierre Blanc 69001 LYON.

I.R.L. Informations et Réflexions
 Libertaires / Directeur de publica-
 tion : Alain Thévenet / Commission
 paritaire : 55270 / ISSN : 0398-
 5725 / Imprimé par Bosc Frères /
 Dépôt légal à parution / Rédaction
 et administration : IRL c/o ACLR
 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon
 tél. 78 29 28 26 / Réunions de
 rédaction tous les jeudi à 20h30/
 Abonnements : 5 numéros (1 an) :
 90 F - 10 numéros (2 ans) : 170F
 ajouter 10 francs pour l'étranger.

IRL SUR MINITEL

Si vous avez des réactions à chaud, à propos d'articles qui paraissent sur I.R.L., d'événements qui se produisent dans le monde ou près de chez vous, des mouvements d'humeur, des inspirations subites, des choses à nous dire, etc... Si, par ailleurs, vous avez la flemme de nous écrire. Si, enfin, vous avez un Minitel, vous pouvez communiquer avec nous en tapant 36-16 ASSOS, puis MES ou ECRIRE Forum (mot de passe IRL). On relèvera la boîte chaque semaine et si vous le désirez, on vous répondra. Ou, peut-être qu'on publiera des messages dans le prochain IRL. On ne sait pas encore.

Par le même serveur, vous pouvez aussi obtenir des renseignements sur le calendrier des activités prévues, l'annuaire des associations, et, prochainement, des fiches thématiques qui peuvent vous aider dans vos recherches.

Merci au «Dragon Radieux»

maux en venin!

Vous avez voulu que vos marchandises soient désirables. Elles l'ont été au-delà de toutes vos espérances. Vous avez (nous avons) élaboré (ou laissé s'élaborer) une société dont le moteur serait l'envie, l'envie de posséder.

Posséder. Avoir. Faute de pouvoir être. Parceque exister, cela signifierait qu'on n'a plus besoin des oripeaux de la possession et du pouvoir sur autrui, et que le seul pouvoir réel serait enfin celui sur soi-même et sa propre vie.

Dans cette logique, une belle moto vaut mieux que la vie : lorsqu'on se lance à plus de cent à l'heure dans une rue de banlieue, on sait bien que, même si aucune voiture de flics ne se met volontairement en travers, on risque de rencontrer une autre voiture, un arbre, ou tout autre obstacle mortel... Et cela a si peu d'importance, lorsque sa vie est quotidiennement niée par l'humiliation et le mépris dont on est, même pas la victime, mais l'objet.

Une société peut se nourrir de contradictions, à condition que celles-ci puissent se résoudre dialectiquement. On peut ériger la possession en valeur absolue, et en exclure le plus grand nombre, à condition que chacun des membres de cette majorité ait l'illusion qu'individuellement, il pourrait un jour s'en échapper et accéder à la possession. Mais lorsqu'une minorité, si petite soit-elle (et elle n'est peut-être pas si petite que ça) est d'emblée exclue de tout espoir d'accéder jamais à ces biens qui lui sont présentés comme seuls aptes à constituer une personne, la contradiction devient insoluble. Il ne s'agit plus alors de ravalements de façades ou de dialogues illusoire, ni de réformes ou d'adaptation. Une contradiction fondamentale reste fondamentale, quels que soient les artifices qu'on invente pour la masquer.

Qu'on ne me prenne pas pour un pousse au crime. Je suis plutôt d'un naturel pacifique. J'aimerais que tout le monde s'aime et se respecte dans l'harmonie et la concorde. Je ne fais que constater. Quand une contradiction est insoluble, elle ne peut se résoudre que par un conflit qui élimine l'un des deux termes, ou qui modifie si radicalement les données du problème que ces contradictions n'aient plus lieu d'être.



Rêvons un peu. Ce serait un jour où toutes les grandes surfaces auraient été pillées. Les marchandises, jusque là inaccessibles et désirables, seraient, dès lors, rendues à leur condition réelle, celle de biens dérisoires dont on pourrait enfin jouer. Sur les ruines des marchandises ainsi désacralisées, que resterait-

il d'autre que des hommes, des femmes, des enfants, des êtres humains, en somme qu'il serait alors possible, enfin, de rencontrer?

Alain

mots en vain?

Lorsque j'accompagne à l'école ma fille Libera, 8 ans et demi, elle me répète souvent, et à voix basse, «maintenant, ne parle pas Italien». Mais pourquoi, je lui demande? Elle a honte. Elle ne veut pas se sentir «étrangère». Elle ne veut pas que ses copines lui parlent de cette histoire de langue...

Et si la guerre entre armées n'avait pas lieu? (notre ami Alain dirait que la guerre est déjà présente, assassine partout: Nord-Sud, Riches-Pauvres, ceux de Vaux-en-Velin contre la marchandise). Néanmoins, **Contre toutes les guerres et contre toutes les armées** est le seul slogan possible.

Les lycéens remettent ça. Et v'la des analyses sur la révolte justifiée. Il fallait que cela arrive! Peut-être que certains parmi ces jeunes vont se rapprocher des idées libertaires... Au fait, combien restent-ils, de mai 68, de 72, de 86...?

Geismar n'est pas un politicien vendu. De la «Gauche Prolétarienne» au sommet de la hiérarchie de l'Education Nationale, cela fait un petit saut de 20 ans. Pour mémoire, son ami Daniel est conseiller municipal à Francfort. Et, à propos de ce Rouge devenu Vert, je dois vous raconter qu'il y a un mois en discutant avec une anarchiste polonaise, elle m'a parlé de ce révolutionnaire qui avait subitement permis une révolution (Dany Cohn-Bendit)..., alors je lui ai dit ce qu'il était devenu aujourd'hui. Bouche bée.

Mais non, ma sœur, c'est normal. Il faut envisager l'avenir. L'instant et la révolution se marient souvent, comme les feux de forêts pendant l'été, avec ces incendiaires qui rêvent d'une fin du monde. Mais après? Moi, je rêve? Peut-être je ne rêve plus de voir ces lycéens d'octobre 1990 en fer de lance de nouvelles transformations sociales. Comme je ne me rêve pas dans une banlieue de

Lyon ou de Rome, à brûler des magasins «symboles de la marchandise, seul espoir permis, vanté par la pub», pour un bon nombre d'entre nous, le peuple. (Alain, notre ami, voit dans cette lutte la possibilité d'aller au-delà de la symbolique éphémère de l'avoir, pour enfin se retrouver et être autre chose (?). Jimmy Gladiator, dans un numéro d'octobre du *Monde Libertaire*, les considère comme des frères).

Moi, lundi, je retourne travailler... Suis-je hors-jeu, désormais? Je ne brûlerai jamais de magasin, ni n'essayerai de trouver des frères dans l'imaginaire. Je veux vivre où je suis et continuer à participer aux activités qui me semblent nécessaires et importantes pour ma vie. Je ne veux plus vivre d'illusions.

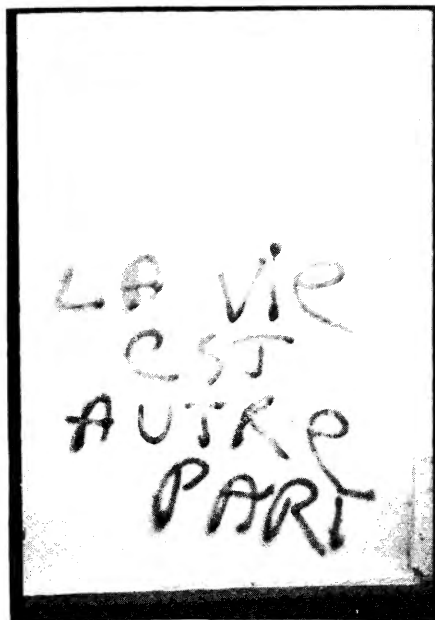
Oui, et l'Utopie?

Et bien, d'un côté je pense qu'il faudra se maintenir toujours prêt à découvrir de nouvelles démarches, de nouvelles possibilités, d'intervenir dans le réel pour le modifier. Mais de l'autre côté il faudra abandonner les illusions ponctuelles qui font vivre bon nombre de militants par procuration. L'utopie, qui est une chose belle, doit rentrer dans nos corps et dans nos têtes, et ne pas vivre comme une étoile lointaine, impossible à atteindre.

Mimmo
le 27/10/90



LE DEVOIR DE PARESSE



Il m'avait bien semblé que célébrer l'anniversaire de mai 68, il y a deux ans, avait quelque chose d'un peu louche, et qui ressemblait fort à un enterrement. Un certain engouement pour les idées alors développées m'avait paru un peu artificiel et relever plus de l'effet de mode que d'un réel examen de ce que ces idées impliquaient.

Aujourd'hui, le vent a tourné, et nous entraîne plus vers un retour aux valeurs sûres, comme si ce repli sur le passé pouvait procurer des repères solides dans un monde en pleine évolution.

Je parle globalement, bien sûr. On n'a jamais autant qu'aujourd'hui prôné le retour à la famille. Est-ce parce que Kant la justifiait par «son droit de l'ici-bas et de la conservation qui éteindra dans les cœurs l'appel du lointain et des forêts barbares» ? Ces forêts barbares qui sont cependant si intéressantes à explorer et à imaginer...

Parmi les valeurs en hausse, le travail est l'une de celles qui obtient le plus de succès. Naguère, on le considérait au pire comme un mal nécessaire avec lequel, lorsqu'on ne pouvait pas faire autrement, il fallait bien composer. Aujourd'hui, les attitudes dominantes sont de deux ordres, qui impliquent toute deux une sorte d'identification et d'adhésion idéologique et personnelle à l'entreprise ou à son rôle professionnel. Soit la peur du chômage et de perdre son travail est telle qu'on s'accroche désespérément à ce rôle, comme si sa perte signifiait non seulement une perte matérielle, mais aussi une perte d'identité, soit, chez les cadres ou dans le milieu des travailleurs sociaux, on y croit vraiment et on est prêt à tout sacrifier pour lui. Toujours est-il qu'on entend de plus en plus fréquemment les gens dire «nous» en parlant de leur entreprise. Le travail n'est plus seulement un nécessité, ce qui est déjà discutable, mais une valeur en soi.

TRAVAIL : Nom donné à des machines plus ou moins compliquées, à l'aide desquelles on assujettit les grands animaux, soit pour les ferrer quand ils sont méchants, soit pour pratiquer sur eux des opérations chirurgicales. (Litré)

Un mythe bien utile

La prétendue universalité du travail, et son érection en tant que nécessité constitutive de toute vie sociale relèvent cependant du mythe. Un mythe chrétien d'abord («celui qui ne travaille pas ne doit pas manger», c'est ce qu'on m'a appris dans mon enfance, et ça tombait bien parce que j'étais anorexique). Avant, c'était, pour les Grecs par exemple, un mal nécessaire qu'ils confiaient aux esclaves. Ce n'est pas bien, mais ça prouve en tous cas qu'ils ne le tenaient pas en haute estime. Ce mythe du travail rédempteur, seul susceptible de nous hausser à la dignité humaine a été, par la suite, bien utile au capitalisme. C'est en leur faisant miroiter qu'il pouvait seul assurer leur salut au ciel ou sur la terre que les capitalistes ont attaché les pauvres à leurs usines. Et les pauvres se sont mis à y croire, dans leur majorité en tous cas. Bêtement, il faut le dire, parce qu'au ciel, il

n'y a pas de preuve et que sur la terre la réalité a sans cesse démenti ces espoirs.

Et je crois qu'on peut dire que le résultat de deux siècles d'idéologie du travail n'est pas des plus brillants, que ce soit sur un plan social ou sur un plan individuel.

Un système fou

Sur le plan social, nous nous trouvons dans un système complètement fou. Même en se plaçant du point de vue de l'idéologie économiste du progrès, selon laquelle il fallait travailler pour produire ce qui permettrait à chacun d'accéder à un état de bien-être à partir duquel l'humanité pourrait aller vers plus de bonheur matériel et moral, ça ne va pas fort. Les pauvres sont de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches, ce qui pose quand même quelques questions, d'autant que la quantité globale de richesses produites est suffisante pour permettre à l'ensemble de l'humanité de subvenir à ses besoins. On se trouve contraint de fabriquer des produits volontairement éphémères afin de procurer à ceux qui sont, dans ce système, des privilégiés, un travail stable qui leur permette à la fois l'accès à une reconnaissance sociale et l'achat de produits inutiles qu'ils ont fabriqués et par lesquels ils sont piégés. Dans ce système fou, il importe aussi de produire quelques miettes pour entretenir ceux qui, dans les sociétés occidentales, sont privés du privilège de travailler, afin qu'ils ne meurent pas massivement. Trop vieux, trop jeunes, trop peu compétitifs, ils sont intensivement disqualifiés, culpabilisés et réduits à un état qui n'a rien à envier à celui des esclaves antiques, à part qu'ils ont le droit de vote, qu'ils n'utilisent généralement pas et dont d'ailleurs on ne voit pas trop ce qu'il pourrait leur apporter, puisqu'il est lui-même un des rouages de ce système. Quant aux membres des cultures rendues pauvres par un système qui a rompu l'équilibre

dans lequel ils se mouvaient, parfois avec difficultés, il ne leur reste, s'ils persistent à ne pas vouloir s'adapter, qu'à s'éteindre doucement, en faisant le moins de bruit possible.

Bardé de ses certitudes, l'économisme balbutie cependant. Pour combler le déficit de la Sécurité Sociale qu'on prévoit de plus en plus important à cause du vieillissement de la population, on envisage de reculer l'âge de la retraite, qu'on avait abaissé il y a peu, pour des raisons tout aussi justifiées économiquement. Je veux bien, tant je trouve absurde cette séparation radicale qui rend subitement dépendants et assistés des gens qui n'en avaient pas forcément envie. Mais ils vont faire quoi, tous ces gens ? Des armes pour permettre aux peuples du Tiers-Monde de s'entretuer ? Des objets inutiles qu'il faudra vendre pour faire marcher la machine économique ? De la publicité pour les dits objets ? Ou du «travail social» pour s'occuper des plus jeunes, des plus vieux, des immigrés, que sais-je encore ?

L'imposture du «travail social».

C'est d'ailleurs l'effet d'une singulière perversion que de parler de «travail» social et de désigner des «travailleurs», spécialistes chargés de pallier aux difficultés dues à l'intolérance et à l'étroitesse de vue d'un ensemble social. Par exemple, je suis psychologue. Il m'est arrivé, je pense d'aider des gens. Mais, à chaque fois, cela m'a aussi

enrichi, parce que les dites personnes m'ont aidé à me remettre en question, à être plus tolérant envers les autres et envers moi-même, plus ouvert à des expériences nouvelles. Ce qui a pu se passer là n'est pas lié à un rôle professionnel, mais a tout au plus été facilité par des techniques que j'ai aussi pris plaisir à apprendre. Le reste de mon métier consiste en une représentation qui m'emmerde profondément et qui, à strictement parler, ne sert à rien. Ce qui s'est passé d'intéressant et d'utile, dans mon métier, on peut très bien imaginer, dans une société structurée différemment, que cela aurait pu tout aussi bien, et peut-être mieux, s'être passé au bistrot, dans la rue, en se promenant... Il en est, je pense, de même pour tout ce qui touche à l'enseignement. Il suffirait de pouvoir redécouvrir le plaisir d'apprendre et d'enseigner. Enfant ou adulte, on apprend beaucoup mieux dans la rue, en voyage, au hasard des rencontres, des découvertes, des curiosités. On n'apprend que parce qu'on en a envie, et l'envie naît du désir, que la salle de classe n'est pas le lieu le plus approprié à développer.

Ce ne sont là que quelques exemples. On pourrait parler de multiples autres fonctions sociales qui n'ont d'utilité que relative à un choix d'organisation sociale, choix qui ne se justifie que par quelques siècles de pesanteur. Administration, banques, assurances... tout ceci ne sert, à strictement parler à rien, ou plutôt à rien d'autre qu'à permettre la perpétuation d'un système dont, par ailleurs, le

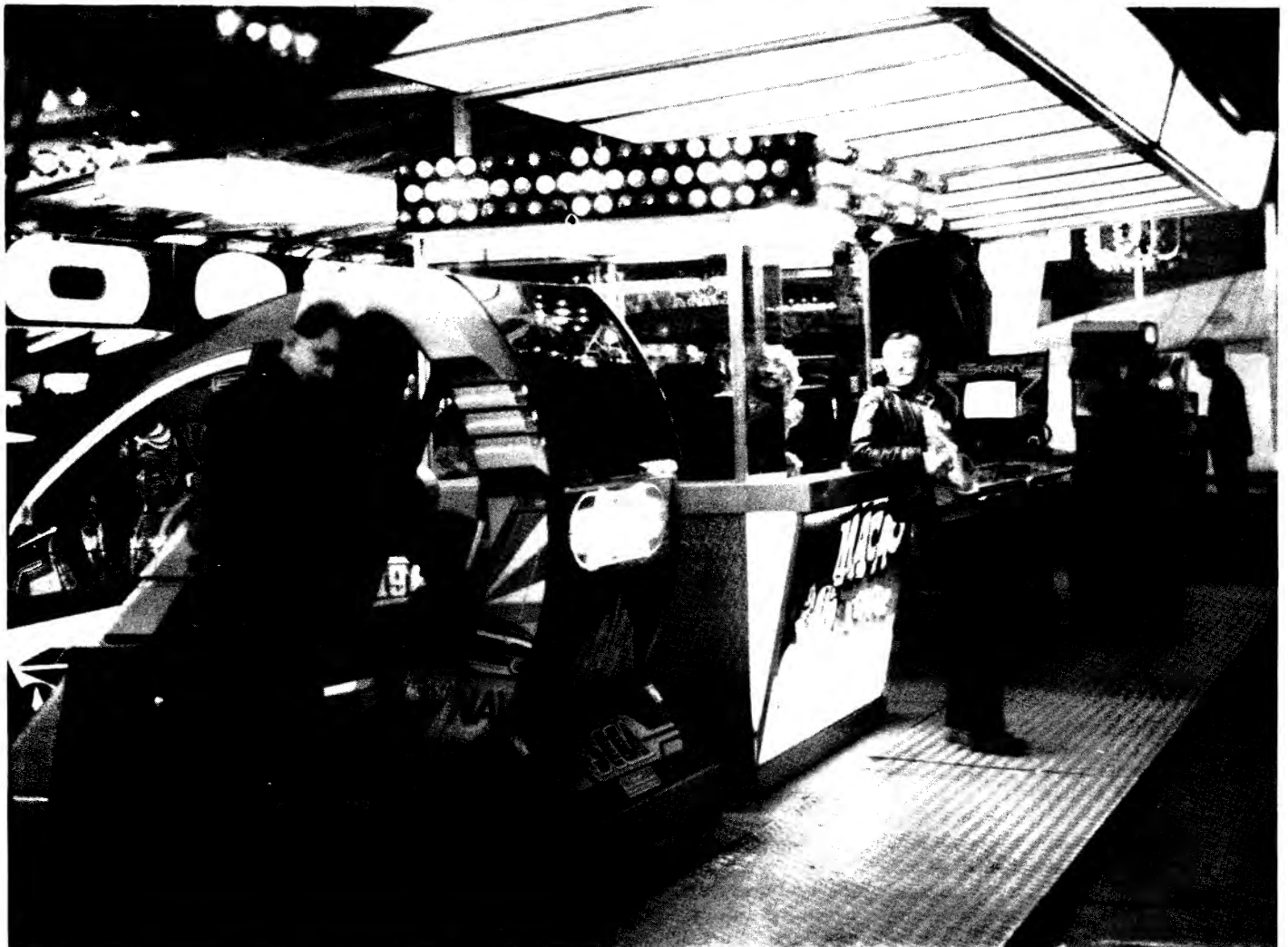
plus clair de l'activité productive a consisté à éventrer la terre et à exterminer les civilisations et les individus qui ne se pliaient pas à ses valeurs.

Le travail n'éloigne pas la mort.

Si le bilan de l'évolution du système social économiste dans lequel nous évoluons n'incite pas à un optimisme débordant, sur le plan de la vie individuelle de chacun, ce n'est pas mieux.

On répète que notre époque souffre cruellement d'un manque de valeurs nouvelles et de créativité. On n'a peut-être pas assez remarqué que les idées créatrices et novatrices naissent rarement de la plume et de l'esprit de gens qui « bénéficient » d'un travail régulier. Socrate, par exemple, passait sa vie à ne rien faire, à se balader et à brancher les gens sur des sujets aussi futiles que la vérité, la beauté, ou ce qui peut donner à la vie le goût d'être vécue, au delà des apparences et de l'opinion publique, les détournant ainsi du droit chemin d'une vie bien réglée. Plus près de nous, Bakounine a passé sa vie à vagabonder et à commencer des livres qu'il ne finissait même pas.

Il est peut-être abusif d'en déduire que les travailleurs sont fondamentalement plus cons que les autres. Quelques-uns, pour l'avoir expérimenté pour leur propre compte, auront peut-être remarqué que le travail, ça prend la tête et ça rend con. Se lever chaque matin avec comme première pensée que la journée qui



s'annonce va être inexorablement semblable à celle qui l'a précédée, c'est une impression assez déprimante et qui provoque déjà la moitié de la fatigue de la journée. Surtout si on se laisse aller à imaginer toutes les activités que ce temps aurait permis d'exercer : lire, se promener, rencontrer des gens, faire de la musique, que sais-je encore... Tout ce temps perdu...

Puis-je faire remarquer à mes contemporains, à ceux du moins qui prennent très au sérieux leur travail et le rôle social qui lui est lié, qu'ils n'en mourront pas moins. Tout riches et respectés qu'ils aient peut-être été (ou plutôt celles qu'aient été la richesse et le respect dont aura été affublé leur personnage), ils seront alors tout aussi démunis que quiconque. Peut-être même plus que ceux qui auront, un peu, pris le temps de vivre et tenté de jouir de cette vie. Même si je ne les connais pas, l'idée de toutes ces vies perdues me révolte.

Parce qu'il avait voulu connaître une sensation nouvelle en goûtant au fruit défendu, Adam fut condamné par Dieu à travailler à la sueur de son front. Il ne s'en est pas remis. Nous avons transformé le plaisir lié à l'activité créatrice en une tâche répétitive et ennuyeuse. Nous avons fait de quelques contraintes liées aux nécessités de la vie en société, une valeur en soi. Nous avons ainsi forgé des chaînes que nous avons développées et liées en des nœuds devenus, au fil des siècles, inextricables. Cependant, s'il est une réalité qui nous accable, le système social dont nous sommes prisonniers et complices est aussi une construction théorique. En prendre conscience, ça permet de relativiser les choses. Et d'imaginer un monde dans lequel le travail, en tant que valeur en soi, avec tout le poids, la contrainte qu'il suppose, serait remplacé par l'activité, le plaisir qu'elle suppose. Plaisir des sens et plaisir de l'esprit, plaisir de la découverte. Un monde dans lequel à la compétition se substituerait le plaisir de la rencontre, le désir de s'enrichir des richesses de l'autre et de l'enrichir des siennes. Bien sûr, et même de ce point de vue, il reste forcément quelques tâches de maintenance dont la nature ennuyeuse demeure une caractéristique. Honnêtement, réparties entre tous, ce ne doit pas être insurmontable.

Et, puisque ce n'est sans doute pas pour demain, en attendant, au moins, ne soyons pas dupes. Et sabotons, ouvertement ou discrètement, ça dépend des circonstances. Profitons de toutes les contradictions du système pour limiter les dégâts. Par exemple, plutôt que des tranquillisants, prenons des congés maladie. Et soyons paresseux, c'est peut-être ce qui nous sauvera. Partout où nous le pouvons introduisons des failles, ou élargissons les.

Le devoir de paresse.

On a écrit jadis sur le droit à la paresse ; il ne s'agit plus d'un droit, mais d'un devoir. Une nécessité vitale pour chaque individu, pour qu'il prenne le temps de vivre, de réfléchir à sa vie, d'en jouir, de la créer et non plus de la subir, pour qu'il puisse reprendre contact avec ses émotions, avec ses plaisirs et pourquoi pas, avec ses souffrances qui, aussi, lui appartiennent. C'est aussi une nécessité sociale, parce qu'on ne peut pas continuer à

détruire pour s'enrichir. Détruire la terre, et les gens qui, dessus, ne se plient pas aux règles de compétitivité, ou ne peuvent suivre le mouvement. Tous ces gens qu'on contraint à renoncer à ce qui est important pour eux, tous ceux qu'on marginalise ou qu'on culpabilise, inévitablement il leur viendra un jour l'idée saugrenue de faire reconnaître le fait qu'ils sont vivants et que c'est un droit. N'ayant d'autre référence que les valeurs dominantes, ils risquent alors de détruire, de détruire par exemple notre confort et notre bonne conscience, nos illusions.

A partir du 1er mai 1992 (on peut négocier sur la date 0), nous ne travaillerons plus qu'une heure par jour, ou un jour par mois. Là aussi on peut négocier. Mais pas sur le fond. Car, ce dont il est question, c'est de remettre l'économie à sa juste place, celle d'instrument et non de finalité. Ces quelques heures consacrées à l'économie seront largement

P.S L'article qui précède a soulevé beaucoup de critiques lorsqu'il a été lu à la rédaction d'I.R.L. C'est l'occasion de rappeler que ce qui paraît ici, même signé de membres lyonnais d'I.R.L. ne traduit pas l'opinion d'un collectif, mais de son seul signataire. I.R.L., encore une fois, n'est ni une organisation, ni l'organe officiel ou occulte de qui que ce soit, mais se veut un lieu de débat.

On m'a reproché de reprendre un vieux thème de la propagande libertaire, à propos duquel tout aurait été dit. C'est vrai que la critique du travail a été une constante du mouvement anarchiste et qu'elle a été reprise avec vigueur, notamment par les situationnistes. Peut-être n'y a-t-il pas grand chose de nouveau à dire à ce propos, bien que la prise en compte de la dimension écologique renforce le radicalisme de cette critique. Cependant, on s'habitue à tout, et notamment au discours dominant, et il ne me paraît pas inutile de rappeler des évidences qui n'ont plus cours et ne sont plus dans l'air du temps.

Jamais, depuis que je travaille, et ça fait quand même un bon bout de temps, je n'ai rencontré, chez les gens que je côtoie, une adhésion aussi irréflectée au travail en tant que valeur absolue, et une telle absence de distance. Alors, au risque de passer pour ringard, il ne me paraît pas inutile de redire quelques «banalités de base» lorsqu'elles sont à ce point à contre-courant.

J'ai utilisé le terme de «travail» en son sens étymologique, sens auquel, selon Littré, tous les autres se rattachent parce qu'il me semble significatif de la valeur symbolique qui s'y rattache dans notre culture. Il aurait sans doute fallu parler du salariat qui y est évidemment lié. J'y ai opposé quelques activités qui, à moi, plaisent plus particulièrement. Cette liste n'est évidemment pas limitative ; on peut y ajouter, au gré de chacun, la fabrication d'objets, la culture des fleurs ou des légumes, la recherche mathématique... toute activité qui, pour un individu a un sens physique ou intellectuel et dont l'élaboration est liée au plaisir, même si l'effort l'accompagne. Il reste des tâches dont la perspective ne fait plaisir à personne. Leur quantité et leur caractère incontournable sont contingents à une société donnée. J'ai essayé

suffisantes. Le reste du temps, nous l'emploierons à des activités réellement utiles : lire, rêver, faire de la musique, peindre, rencontrer des gens, s'intéresser à eux...

Si nous en sommes empêchés, nous quitterons cette planète qui court à sa perte et qui, dépecée, torturée, n'aura plus d'avenir. Une culture qui a basé ses prétendus succès sur la compétition et l'élimination des faibles, ou de ceux qu'elle a défini comme tels, sur le dépeçage de la terre qu'elle occupe et sur le mépris des autres espèces qui la partagent, une telle civilisation est condamnée à disparaître. Pour ne pas disparaître aussi, il nous faudra rompre radicalement avec elle et aborder des univers nouveaux où d'autres relations seront possibles, grâce auxquelles l'autre ne sera plus un rival à dominer, mais un ami au contact de qui on pourra s'enrichir.

◆ Alain

de dire que, même en tenant compte de celle-ci, il n'y avait pas de quoi en faire une montagne. Je ne vois pas pourquoi ceux qui acceptent aujourd'hui de s'abrutir huit heures par jour à un travail qui n'a pour eux aucune valeur intrinsèque, n'accepteraient pas de sacrifier une infime parcelle de leur temps, sachant que tout le reste pourra être consacré à quelque chose qui correspond à ce qu'ils sont. Je n'ai pas écrit cet article par suite d'une insatisfaction personnelle. Sur le plan professionnel, je fais partie des privilégiés, et j'en ai conscience. Le léger malaise que j'ai évoqué n'est que peu de choses par rapport aux compensations que j'en tire. Mais je persiste à trouver profondément immoral que certains soient condamnés à passer leur temps à un travail abrutissant, sans utilité véritable, alors que d'autres peuvent se livrer, sinon aux joies, du moins à l'intérêt de la recherche. C'est évidemment un postulat invérifiable, mais je pense que celle-ci, sous des formes qui ne sont pas forcément universitaires, ni même intellectuelles, est inscrite dans les virtualités de chaque individu.

Le sabotage, les congés maladie, il ne s'agit pas de mots d'ordre. J'ai ébauché une utopie. Je ne connais pas le chemin à suivre pour aller dans cette direction. Je me débrouille, le moins mal possible, dans mon coin (et encore je ne prends jamais de congé maladie...). Mais j'espère qu'un jour les gens n'auront plus honte de ce qu'on a appelé leur paresse et que, discutant entre eux, ils pourront en faire une arme révolutionnaire, c'est-à-dire susceptible d'introduire des ruptures. Je l'ai déjà écrit, je ne crois plus aux mouvements de foules, mais plutôt à la conjonction de multitudes de mouvements individuels.

Je crois que le système dans lequel nous vivons est une réalité que nous subissons chaque jour et à laquelle nous sommes liés, mais qu'il est aussi une construction arbitraire, un possible parmi d'autres. Je voudrais que nous imaginions tous d'autres possibles et que nous cessions de croire à l'inéfluctable.

Si tout ça soulève chez quelques-uns des réflexions, critiques, rêveries, quitte à ce qu'ils en concluent à ma débilité, et si, de surcroît, cette rêverie se développe pendant un temps réglementairement réservé au travail, je serai content...

ce que dit le vent d'est



Les textes qui suivent ne prétendent pas présenter une analyse exhaustive des événements qui se sont produits dans les pays de l'Est, ou de la situation politique ou sociale qui en découle.

Interviews, impressions de voyages, textes adressés directement à I.R.L., tout cela est essentiellement subjectif. Certains se situent dans la droite ligne d'un anarchisme « classique ». D'autres hésitent, découvrent...

Il ne s'agit pas pour nous de savoir qui a raison ou tort, mais de réfléchir à ce que peuvent nous apporter ces contradictions sans les juger.

Un fort vent nous est venu des pays de l'Est. Nous ne sommes pas en mesure de prévoir ce qu'il annonce... Il s'agit pour l'instant d'impressions et d'espoirs.

Et nous voulons affirmer notre solidarité avec nos copains qui, ailleurs, pensent aussi qu'un autre monde est possible et luttent pour cela.

POLOGNE

de l'utopie économique à l'utopie sociale

C'est un beau dimanche d'août, et nous montons dans un car qui, d'une ville de province (Lublin) doit nous emmener vers le Sud-Est de la Pologne. Le car est complet. Je me sens revenu dans un passé pas si lointain, lorsque, à la fin des années soixante, je me rendais au lycée, à 40 km de mon village. La seule grande différence est que ce car, du même style que celui qui m'a souvent transbahuté sur des routes provisoires, est plein d'images pieuses qui tapissent le « local » du chauffeur. Narcyza, ma copine d'origine polonaise, après quelques minutes, me fait savoir que le poste de radio que nous entendons depuis le fond du car diffuse la messe...

Il est une heure de l'après-midi. Nous allons acheter quelques gâteaux et deux bouteilles de vodka. Des gens de toutes conditions sociales forment une queue importante et ramassent des bouteilles de vodka à une cadence infernale. C'est une chaîne (une scène) de beuverie impossible à ne pas filmer...

Au marché. C'est-à-dire un de ces nouveaux marchés libres. Il y a aussi ce vieux et ce gamin qui ont rassemblé une dizaine de pommes de terre presque pourries : on les vend, on les achète.

Pendant toute la semaine pendant laquelle j'ai séjourné dans cette région de Pologne, j'ai cherché le communisme ou ses symboles. Mais à part quelques statues à la gloire de l'armée soviétique ou des édifices de style populaire-socialiste, rien, rien. Je n'ai pas vu de « socialisme »... Un an après, il était trop tard.

Ou si, peut-être; l'image « socialiste » la plus claire en référence au problème économique et à la gestion sociale des ressources humaines est celle du timbre postal: avec mon frère, nous sommes rentrés dans un bureau de poste de la vieille ville de Lublin. Il y avait sept femmes qui attendaient derrière des guichets, en fumant... ou en regardant fixement devant elles. Il n'y avait pas de mouvement... sauf pour retirer un timbre que nous avons demandé... Une photo, un rêve, un cauchemar?

Et puis des centre ville comme des centre ville. Des queues pour... s'inscrire au chômage. Des magasins grillagés. Un

Benetton à Varsovie. Des magasins où tout se paie en dollars.

Des marchés aux puces quotidiens. Des magasins-voitures.

Une télévision qui diffuse des feuilletons américains, dont par souci d'économie, une voix off traduit les conversations en anglais qui restent perceptibles.

Des feuilles de journaux qui sont pleines de petits caractères...

Quelques anarchistes que nous avons rencontrés. Le premier à Lublin, Kazio, qui, avec son look de révolutionnaire de toujours nous a parlé de beaucoup de choses avec une verve qui semblait un flot qui force le barrage. Et Piotr, jeune étudiant de Varsovie dont je rapporte le regard doux, et, par delà le doute, le désir de vouloir changer le monde. Du premier, vous pouvez lire ce que nous avons enregistré devant l'éternelle tasse de thé.

Du second, nous retenons l'intérêt qu'il porte, avec son groupe, aux idées de Bookchin.

Enfin Walesa, peut-être, sera président. Un million de chômeurs, et les mutations profondes que cette partie du monde va subir retiennent l'attention de nos sociologues.

Nous, libertaires, tout simplement, pouvons encore pour quelque temps (trois ou quatre ans) apporter un soutien solidaire à tous ceux-celles qui rêvent encore de ne pas mourir.

Il faut aller en Pologne, aider au financement de quelques réalisations, initiatives libertaires, il faut inviter ces jeunes libertaires et anarchistes à passer du temps chez nous.

Mais attention! Il ne faut surtout pas les charger d'une mission historique. Il ne faudrait pas attendre d'eux qu'ils fassent la révolution pour combler nos espoirs déçus.

Peut-être... mon frère, que tout n'est pas perdu, mais ne brûle pas tes désirs, tes espoirs, en un seul jour.

Mimmo

Les communistes ont régné en Pologne depuis 1944. Aujourd'hui, l'ancienne opposition, avec leur accord, est rentrée dans la structure de l'Etat, mais tout le fonctionnement est à revoir, car il est improductif économiquement. Peut-être pourrait-il être productif avec l'introduction du marché libre.

Mais, en réalité, je pense que l'actuel système d'Etat dans les pays de l'Est, dans toute l'Europe de l'Est, ne sera pas stable; il ne pourra pas satisfaire aux aspirations économiques de la société. Ceci va créer la base pour qu'un mouvement en profondeur se développe. Et peut-être une dynamique que nous avons pu observer au début des années 80, avec la naissance de **Solidarité**. En effet, l'ennemi de la population reste l'étatisme autoritaire et centralisé. Les masses le comprennent instinctivement et, comme en 56 et 76, elles ne se tromperont pas d'ennemi.

La pseudo dictature du prolétariat a pu trouver des points d'appui dans la population, et surtout dans le soutien de l'extérieur, en particulier celui de l'Union Soviétique. Maintenant que le centre du pouvoir s'est déplacé, l'ennemi n'est plus le Parti, mais l'ancienne opposition qui est influencée par l'Ouest et terrorisée par les obligations du crédit.

Symbolique de ce changement est le fait que les propositions originelles de **Solidarité** étaient de remplacer la direction des usines par des comités autogérés, alors qu'aujourd'hui, le gouvernement de **Solidarité** donne la possibilité d'acheter ces usines (surtout celles qui sont en danger économique) au plus offrant, ou grâce à des relations.

Dans cette situation critique, l'Ouest, à travers ses capitalistes, a choisi d'entrer en Pologne comme dans un pays du Tiers-Monde, pour profiter de sa main d'œuvre et de ses matières premières bon marché.

Moi, je pense que les capitaux n'arriveront pas à nous soumettre, car nous sommes en Europe Centrale, et ici, la conscience sociale des gens est très forte. Mon point de vue est que les gens seront sensibles aux propositions visant à introduire un système autogéré, capable de répondre efficacement à leur attente.

Le pouvoir des communistes avait commis l'erreur de se calquer sur le système de gouvernement des Soviétiques. Celui du nouveau pouvoir et de Balgerowicz (ministre de l'économie) en particulier, est de vouloir copier le modèle des sociétés de l'Ouest, sans se rendre compte que l'Ouest a construit sa richesse économique pendant des siècles en exploitant ses colonies, et maintenant par des politiques néocoloniales.

Or, cette volonté de renouer avec des modèles de l'Ouest qui se fait en douceur exigerait des changements rapides et radicaux, compte-tenu aussi du fait que, en Pologne, nous vivons encore sur les bases de l'ancienne administration. Mais il n'y a pas d'opposition, ni de parti politique assez fort pour pouvoir impulser les changements révolutionnaires. Entre temps, la crise continue de s'aggraver.

La lutte contre l'inflation, partiellement réussie, entraîne une certaine stagnation économique qu'on pourrait surmonter par la création d'un marché intérieur. Mais ce serait possible à condition d'augmenter les salaires. Or cela n'est pas possible, car les impôts demandés par l'Etat sont trop importants et les entreprises ne peuvent pas se permettre d'augmenter les paies.

Il faut donc abolir les structures étatiques, et les remplacer par des structures autogérées...

Il faut d'un côté une organisation syndicale qui regroupe les diverses corporations ouvrières et, d'autre part le pouvoir sur le territoire doit être exercé par une fédération indépendante autogérée. Cette nouvelle organisation permettrait de diminuer les impôts et de donner une nouvelle impulsion à l'activité industrielle.

RÉVOLTE

Je pense que la révolte des masses (inévitabile) ne sera pas dirigée par une seule force, mais qu'elle sera poussée par la base. Alors, les anarchistes pourront participer à ce mouvement d'auto-organisation, et proposer des solutions. Moi, je crois à l'instinct d'auto organisation des masses, et cette croyance n'est pas sans fondement. En effet, en 1980, cette même auto organisation a pu réagir vite, et créer des structures alternatives. **Solidarité**, dans la Charte d'Oliwa, en 82, avait précisé son objectif d'éliminer l'Etat de toute la vie publique et de créer à sa place des structures autogérées. Or, ce programme, dans les années 80, n'avait aucune possibilité d'aboutir, car en Union Soviétique, il y avait encore Brejnev. Par contre, aujourd'hui, ce serait possible sans



«NIE WOLNO NALEPIAC»
INTERDIT D'AFFICHAGE»

problème. Mais l'équipe de Walesa a choisi une autre direction, évolutive. Ce qui fait qu'elle ne peut pas proposer le changement radical qui satisferait les masses. Actuellement, il y a seulement un faible pourcentage de la population qui soit content, et ce sont précisément ceux qui ont l'appui des capitaux de l'Ouest. La société, elle, va éliminer d'elle-même le pouvoir centralisé et les changements seront de nature anarchiste, même si cela est plus le fruit de la spontanéité des gens que des anarchistes eux-mêmes.

Ne penses-tu pas que les femmes et les hommes, en Pologne comme ailleurs, aspirent simplement à vivre dans une situation de bien-être matériel, et qu'elles-ils n'ont pas forcément envie de faire la Révolution?

Naturellement, la plupart des gens veulent copier le mode de vie occidental, la société de consommation. Ils ne sont pas intéressés par une utopie sociale, mais par une utopie économique.

Mais le système actuel, non seulement ne répond pas aux besoins des gens mais il continue d'aggraver la situation. Il y a maintenant 700 000 chômeurs, et leur nombre va croissant. J'espère que les gens vont se battre pour que le droit au travail, obtenu sous l'ancien régime socialiste, reste un acquis.

Face à cette situation, on pourrait penser que la Pologne risque de prendre le chemin qui a conduit un certain nombre de pays d'Amérique Latine à vivre sous des régimes dictatoriaux. Or ici, cela me semble impossible, car aucune force politique ne pourrait

compter sur l'appui des masses pour ce type de solution.

D'autre part, je pense aussi qu'il est impossible de créer un système de marché libre, ou de restaurer le communisme. Donc, il est important de trouver une troisième voie, celle de la Révolution. Mais le fait est que, pour l'instant, beaucoup de gens choisissent de quitter la Pologne, car ici ils ne trouvent pas ce dont ils ont besoin. Ainsi, depuis 82, plus d'un million de personnes a choisi d'émigrer.

SOLIDARITÉ

Beaucoup de gens adhéraient à **Solidarité** et se battaient pour son programme de 1981 : l'autogestion. Maintenant, beaucoup sont déçus; le nombre d'adhérents est passé de 9,5 millions à 2,5. Aujourd'hui, **Solidarité** n'est plus un syndicat qui défend les ouvriers et ceux qui n'ont pas de moyen pour exprimer leurs aspirations. Walesa n'est plus l'électricien, syndicaliste qui a embrassé Bush, Reagan et Thatcher. Il ne sent plus le poulx des masses, et il est devenu un politicien. Il est aliéné par le pouvoir et ne voit plus les problèmes des gens avec qui il était avant.

Le premiers symptômes de cette prise de conscience des ouvriers a été la grève des cheminots qui ont créé spontanément des coordinations. (Voilà

comment l'instinct d'auto organisation fonctionne toujours dans les masses populaires). Les grévistes n'ont rien pu obtenir du gouvernement, ni dialogue, ni que soient satisfaites leurs revendications économiques. Je pense que, à partir de ce mouvement, et compte tenu des expériences de 1905 et de 1917, nous savons que lorsque les revendications économiques ne sont pas satisfaites, les revendications politiques prennent le devant. Et celles-ci ne suivront pas la voie de Balgerowicz, ni celles d'avant, qui étaient un compromis entre les idées de Solidarité et l'ex Parti Communiste. Je pense qu'elles emprunteront la troisième voie, la Révolution.

INERTIE

A L'Ouest, les masses sont inertes car le niveau de vie économique est très élevé, ce qui fait que toutes les propositions qui impliquent un changement radical n'ont pas d'écho. Dans ce climat, le mouvement anarchiste à l'Ouest se bureaucratise. Les anarchistes publient des journaux, créent des Fédérations, mais ne peuvent pas agir efficacement parcequ'il leur manque le terrain social.

En Pologne et dans les pays de l'Est, la situation est différente. Ici, les gens ne pourront pas obtenir assez d'argent par leur travail dans le système actuel, et, à cause de cela, je pense qu'ils veulent l'abolir.

RELIGION

Depuis 1944, l'Eglise Catholique a été le seul lieu où il y avait place pour une pensée indépendante. Ainsi, **autour de l'Eglise se sont regroupés tous les dissidents**. Ce rôle, l'Eglise l'a gardé jusqu'en 1988; précisément jusqu'au moment où la pensée et les programmes alternatifs ont pu s'exprimer librement.

La foi catholique était un facteur qui unissait les masses. Mais maintenant que les gens voient que l'église tend la main au pouvoir laïc, ils commencent à se méfier. De plus, à partir de cette année, l'enseignement de la religion est devenu obligatoire à l'école.

D'autre part, face à des masses vivant dans des situations économiques difficiles, le clergé a des conditions de vie très élevées. Dans tous les nouveaux quartiers qui se créent, il y a tout de suite une église qui apparaît, avec son presbytère en briques.

Enfin, un grand nombre de personnes qui, jusqu'à présent, montraient une certaine sympathie pour l'Eglise, s'aperçoivent qu'elle en profite économiquement et qu'elle est de plus en plus solidaire de l'Etat. Je pense, en somme, que, avec le temps, cette influence de l'Eglise sur les masses diminuera de beaucoup.

VODKA

Si les gens se saoulent, c'est qu'ils sont frustrés, ne voient pas d'avenir, de développement dans ce système qui leur oppose toujours des barrières et qui ne permet pas aux individus de se réaliser pleinement. Mais ce n'est pas seulement un problème d'alcoolisme. Il y a aussi la drogue qui se développe énormément. Or, si l'usage des drogues douces, ou d'hallucinogènes, est positif, car il ouvre l'inconscient et augmente la sensibilité, les drogues dures sont néfastes.

Naturellement, si on est capable de créer un système dans lequel les gens pourront réaliser librement leurs aspirations, dans lequel ils ne se considèrent plus comme des concurrents et des ennemis, mais dans lequel ils vont coopérer, alors, dans ce monde, l'aliénation disparaîtra, et les hommes pourront disposer librement d'eux-mêmes; alors, l'alcoolisme et la drogue n'auront plus une si large diffusion.

AUTORITÉ

Il m'est difficile de trouver le moment exact où je suis devenu anarchiste... Vers seize ans, je me suis senti consciemment anarchiste. Pour moi, c'était instinctif, et cela venait du besoin de m'opposer à l'autorité.

Le système scolaire détruit l'individualité, et si quelqu'un veut réaliser pratiquement ses opinions à l'école, ou face à l'Etat, il trouve des obstacles énormes. L'individu est toujours obligé d'obéir. Il est catalogué, évalué, estimé, classé, enregistré.

Mon anarchisme est né comme un refus naturel contre tout cela.

En fait, j'ai commencé à militer après l'état de siège, en 81. Alors, avec des copains, nous faisons des graffitis sur les murs de Lublin en faveur de Solidarité.

ANARCHIA TO POLZBIE WYCHOWANIA
SMIERC CYGANOM
THE YOUNG
THE X



Lublin : Les arrêts de bus font rêver les anarchistes...

ANARS

Ici, à Lublin, il y avait un groupe d'étudiants qui a commencé à lire les écrits de la doctrine anarchiste (dans les bibliothèques), et puis ce groupe a senti le besoin de s'organiser et de développer des activités, non plus en tant qu'individus, mais en tant que groupe représentant un certain courant d'idées.

Les premières tentatives d'organisation anarchiste en Pologne ont commencé à Gdansk, et la première manifestation publique a eu lieu le 1er mai 1981, à Varsovie. A partir de 1982, ont paru les premiers journaux : *Gilotyna* (« Guillotine »), *Homek*. Ensuite, une section de *W.I.P.* (Wolnoscii Pokos : Paix et Liberté) a commencé à publier *A Capella*.

Nous, à Lublin, existons comme groupe organisé depuis un an. La plupart d'entre nous sont des étudiants, mais il y a aussi un cheminot. Dans notre groupe, il y a deux opinions différentes quant à notre action :

1) organiser des enclaves anarchistes dans le cadre de la vie actuelle, c'est-à-dire faire un travail organique.

2) frapper aux fondements de l'Etat et démontrer à tout moment le non-sens de ses structures. Souligner les problèmes de la vie quotidienne des gens.

En outre, nous avons essayé de créer un Centre Culturel Alternatif à la fin de la période de l'état de siège. Alors, nous avons participé à l'occupation d'un bâtiment public.

Ce Centre a bien fonctionné. Nous y avons organisé des soirées vidéo, des expositions, du théâtre et des concerts. Mais comme nous partagions ce local avec le K.N.P. (Fédération Polonaise Indépendante) et le P.K.P.S., à cause du trop grand « chaos » (bruit, etc...), nous avons été obligés de partir. De plus, ces deux mouvements ont fait un recours en justice afin qu'on paie les frais nécessaires pour rénover les salles « abimées ». Pour l'instant, nous n'avons rien payé.

Cette expérience et sa fin ont amené un certain nombre de copains à perdre leurs illusions sur les possibilités qui nous sont offertes de créer des espaces de rencontre libertaires dans le cadre social actuel.

Actuellement (août 90), nous nous préparons à intervenir lorsque les structures étatiques commenceront à s'effondrer sous l'impulsion d'un mouvement de masses.

EST

Nous savons qu'il existe des groupes anarchistes dans les autres pays de l'Est, mais notre collaboration ne s'est réalisée que ponctuellement, sur des points précis : par exemple, la défense des prisonniers politiques.

Ces contacts ont été facilités par la rencontre de Trieste, au printemps dernier.

Lorsque la situation et les revendications d'indépendance des diverses répu-

bliques soumises à l'U.R.S.S. (Ukraine, Lituanie, Biélorussie, etc...) seront plus claires, et lorsque des actions concrètes iront vers l'émancipation de ces pays, alors, je pense que les gens sentiront la nécessité de s'unir et qu'ils créeront une organisation des pays de l'Est pour contrecarrer le pouvoir de la Russie. Il sera alors possible de créer, comme disait Bakounine, une fédération des pays slaves.

IDÉAL

Nous savons qu'on ne peut pas atteindre un idéal, mais l'approcher. Je pense que dans les conditions actuelles, il est possible de créer une société basée sur le coopérativisme. Une société dans laquelle seront respectées les différences individuelles, une société anti-autoritaire au sein de laquelle chaque petit groupe pourra réaliser ses objectifs. Une société sans armée, sans police. Abolir l'armée et la police en ce moment peut représenter un risque, mais il faut le faire, parce qu'il n'y a plus de menace entre les deux blocs Est-Ouest. Elles pourront être remplacées par des milices populaires. Il faut que les ouvriers deviennent propriétaires des moyens de production.

Interview et photos de
Mimmo et Narcyza

ACTIVITES ANARCHISTES EN POLOGNE

Du 28 au 31 aout dernier, les anarchistes et des militants du mouvement écologiste polonais ont participé à une action directe non violente qui a consisté à bloquer la circulation pour protester contre les dégats pour l'environnement que peut amener la construction d'un barrage au sud de la Pologne, à côté de la ville de Chorstyn qui serait engloutie par les eaux.

Pendant quatre jours, soixante-dix personnes se sont opposés aux gros bulldozers et à trois cent policiers afin d'attirer l'attention de la population sur les conséquences écologiques et économiques que représenterait la construction du barrage. Chaque jour, à partir de cinq heures du matin, ces militants ont effectués des sit-in en constituant un mur humain pour bloquer la circulation et, en conséquence, l'accès au lieu où sont en cours les travaux de construction du barrage.

Très vite, un grand nombre de policiers ont commencé à traîner les manifestants loin de la route en utilisant la force et la violence.

Les caractéristiques principales de l'action ont été l'engagement pour une action non-violente et les nombreuses discussions qui se sont tenues entre les contestataires et les policiers.

Et lorsque les officiers s'éloignent, beaucoup de jeunes policiers (qui accomplissent leur service militaire dans la police, ce qui leur permet de faire une

année au lieu de deux) exprimaient leur appui et admiration pour les efforts et les buts des manifestants.

Les médias de Pologne ont donné une grande importance à cette initiative jugée positive également par une grande partie de la population.

Le 3 septembre s'est déroulé à Varsovie en face du ministère des Finances une manifestation de 4 à 5000 personnes. Encore une fois, le gros des manifestants étaient des anarchistes adhérents à la Fédération Anarchiste Polonaise. En cette occasion, on a demandé de ne plus financer la construction du barrage de Chorstyn, ni la centrale nucléaire à côté de Gdansk.

Les anarchistes polonais sont actifs sur deux autres terrains. D'abord l'anticléricalisme. Le ministère de l'éducation, qui est contrôlé par la tendance réactionnaire liée à Lech Walesa, à introduit l'éducation religieuse dans les écoles. En théorie, il s'agirait d'un apprentissage facultatif, mais en pratique, la pression sociale et les intimidations le rendent obligatoire.

Au milieu du mois de septembre, la F.A.P. a appelé à des manifestations à Dantzig et à Cracovie. Dans cette ville, 300 manifestants sont descendus dans la rue, tandis qu'à Dantzig 40 personnes ont brûlé leurs diplômes obtenus dans des écoles contrôlées par l'Eglise.

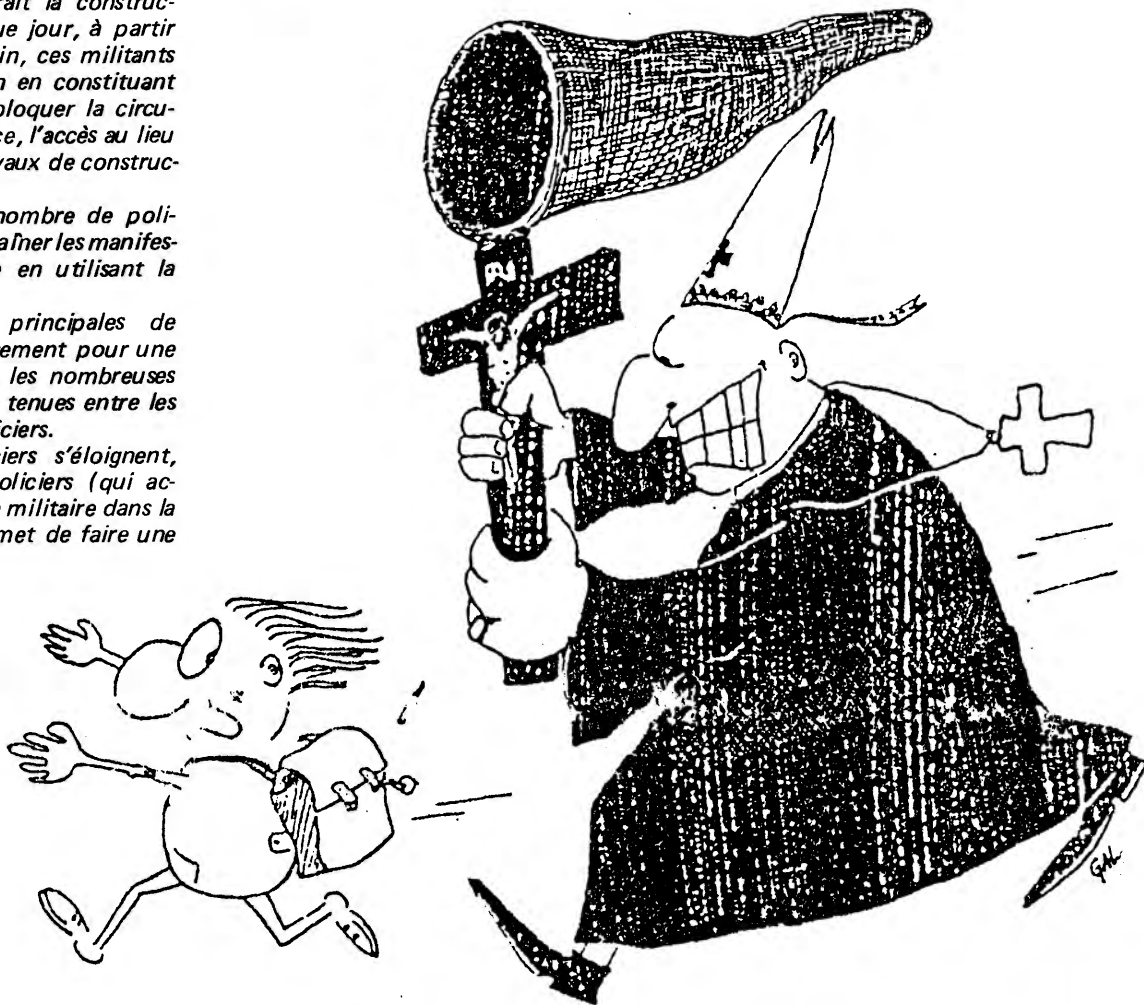
La F.A.P. a tiré des affiches de protestation dans lesquelles elle dénonce le remplacement de l'idéologie communiste par l'idéologie cléricale, tout aussi autoritaire.

L'autre terrain sur lequel les anarchistes sont actifs est celui du problème de l'avortement, aujourd'hui légal en Pologne, mais que la tendance proche de Walesa (toujours lui!) voudrait mettre hors-la-loi.

Les anarchistes sont en train d'organiser la lutte pour empêcher cet attentat aux droits de la femme de choisir et de contrôler son propre corps et sa propre vie.

Joey Cain

(traduction libre de «Umanita Nova du 21 octobre 1990).



**FEDERACJA
ANARCHYSTYCZNA**

Grupy: Czarny Alians, ACAPPA, RZA-Bielsko

U HONGRIE

Une révolution individuelle d'abord

L'interview d'Agnès* a eu lieu, à l'occasion du colloque organisé par la Fédération Anarchiste, à Paris, sur le thème : "Est-Ouest, la Révolution reste à faire". Agnès parlant un français parfait, le voici tel quel.

IRL : Depuis quand es-tu dans le groupe Autonomia ?

Agnès : Depuis janvier 89. J'y suis venue par l'intermédiaire d'un copain de l'Université, un Hongrois qui a vécu cinq ans à Francfort pendant son adolescence; c'est là qu'il a fait la connaissance de l'Anarchisme. Il a fait la fac à Budapest. Il faisait le va et vient entre Francfort et Budapest. Au départ, on était entre quinze et vingt.

IRL : Qu'est-ce qui t'a intéressée dans l'Anarchisme ?

Agnès : Ça m'a intéressée au niveau politique. On m'avait privée d'un certain sens politique. Je ne pouvais jamais m'impliquer. Les idées que j'avais avant se sont trouvées formalisées par l'Anarchisme.

IRL : Si tu es anar, tu gardes un projet. Comment est-ce possible aujourd'hui chez toi, en Hongrie ?

Agnès : Nous, on imagine qu'on fait d'abord une révolution individuelle. Ce qu'on garde ou ce qu'on rejette, il faut faire ça avec conscience. C'est une révolution personnelle quand tu changes tout ton comportement, ce que tu as appris avant.

On n'imagine pas une révolution avec des armes, mais une diffusion de nos idées par la presse, les tracts, le bouche à oreille.

IRL : Comment marche le groupe ?

Agnès : Il y a une réunion par semaine, le mercredi soir. Nous n'avons pas de local. Avant que le groupe se développe, on se réunissait dans un appart, maintenant au resto. Quand le groupe s'est créé, on avait un local dans un bâtiment universitaire. Au départ, on se réunissait pour parler des choses pratiques à organiser. Les discussions théoriques ont peu à peu diminué; il faudrait voir pourquoi. En général, on avait un

invité, expert ou écrivain, quelqu'un de l'extérieur qui lançait le débat. A ce moment là, ça m'intéressait beaucoup, parce que j'avais l'impression tout le temps d'apprendre quelque chose de nouveau. Puis, on s'est réuni par habitude. Le courrier, on en recevait de partout, c'était exaltant, d'Angleterre, d'Irlande, de France, d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Belgique; des groupes anars, libertaires, de la presse, un exemplaire de tel ou tel journal, des tracts, des individus, un courrier du Japon, d'un anarchiste de là-bas qui distribue son journal en Esperanto, des Etats-Unis, du Canada; en Anglais, Espagnol, Hollandais. Très peu de courrier des pays de l'Est, mais je crois qu'à Trieste, nous avons noué des contacts : des copains yougoslaves très sympas de Ljublianna, un Russe, des Polonais, des Tchèques, très jeunes, un petit punk très sympa — ils sont arrivés très tard —, deux bulgares — des vieux, on ne s'est pas trop parlé —, un Roumain en exil à Paris.

La Roumanie, je la vois perdue. Mais ça va être terrible ! Ils sont venus en Hongrie, les réfugiés. Ils tirent à travers la frontière...

IRL : Avez-vous répondu au courrier ?

Agnès : Oui, mais c'était un problème : s'organiser pour répondre, les langues à maîtriser. Tout le monde ne peut pas être intéressé par ce travail. J'ai dû écrire vingt-cinq ou trente lettres depuis un an ! On n'avait pas de consensus sur ce qu'on allait répondre ! J'avais le sentiment de faire des réponses personnelles. Ça m'a gênée. On a fini par se réunir un peu pour répondre à deux ou trois. On a essayé de soutenir tout ce courrier, d'en parler en groupe. Les gens étaient peut-être un peu fermés quelque part, ils croyaient que ça n'allait servir à rien. Il n'y avait pas eu de discussion préliminaire pour savoir comment on allait traiter ça. Chaque semaine, quand on se réunit, on ne retrouve même pas les enveloppes !

IRL : Avez-vous eu des visites ?

Agnès : On a eu pas mal de visiteurs étrangers. Au départ, on était patient, on les écoutait tous; on devait traduire, ça ralentissait les choses; les gens ne faisaient plus attention, quittaient la salle, les invités étaient gênés. Un mec américain est venu nous voir; il a organisé Trieste; il voulait parler de ce qu'il faisait, son expérience sur les techniques de groupe. On croit qu'on a des choses à apprendre. Comment, par exemple, mener une discussion pour que tout le monde puisse s'exprimer et qu'on puisse travailler ensemble.

IRL : Les techniques de groupe, c'est très américain !

Agnès : Mais c'est péjoratif ?

IRL : Oui !

Agnès : Pourquoi ?

IRL : Parce que le débat, c'est écouter, réfléchir, répondre. Dans tous les groupes, même ici, il y a des gens qui n'écoutent jamais rien, ou qui monopolisent la parole, comme on disait autrefois.

Agnès : Oui, mais les techniques, c'est pas mal, pour que tout le monde puisse s'exprimer. Le pivot de la discussion, en Hongrie, c'est la compétition. Ça m'énerve ! En Angleterre, c'est différent. Moi, plutôt, je m'en vais ! Je peux imaginer que dans une situation comme celle du Colloque du 1er mai, on aurait pu changer la situation. On n'arrivait pas à passer son avis, je crois.

IRL : La table ronde sur les femmes ?

Agnès : Il faut essayer ! Par exemple, si entre vous, vous aviez déjà eu des situations dont vous n'étiez pas contentes. Moi, je pensais je n'avais pas le droit à la critique.

IRL : On a toujours le droit de critiquer !

Agnès : On ne savait pas qui j'étais, c'est psychologique -c'était une faute de ne pas s'être présentée- on aurait gagné du temps.

IRL : On fait ça en entreprise !

Agnès : Ça marche ! Tu commences à connaître la voix des gens ! Tu les avais entendus une fois avant. Je suis prof d'anglais, tu sais ! C'est la méthodologie. Il faut gérer les groupes !

IRL : Tu connais les pédagogies libertaires ?

Agnès : On a reçu ça d'Italie. Il y a une autre fille qui s'intéresse aux crèches alternatives, dans notre groupe.

IRL : Quels sont les problèmes dans Autonomia ?

Agnès : La situation politique actuelle en Hongrie -sur l'abstention, s'il fallait voter ou non.

IRL : Sur l'abstention ?

Agnès : S'il fallait voter. Il y a eu plusieurs points de vue : voter ou non ? Voter pour qui ? On n'avait pas le droit de dire pour qui on allait voter. Oui, on a décidé que ce devait être une décision personnelle, parce qu'il y a une situation particulière en Hongrie, parce que c'est un régime de quarante ans qui est tombé, quand on a eu le référendum en octobre

* Agnès est membre du groupe « Autonomia » qui, aux dernières nouvelles (Rivista A du mois d'octobre), vient de se séparer. Il en reste trois composantes : une féministe-libertaire, une anarcho-syndicaliste et une anarcho-punk.

On trouvera d'autres informations sur ce colloque et le groupe Autonomia dans le numéro 85 d'IRL.

novembre dernier. Tout le pays était envahi d'affiches sur "comment voter". C'était des questions sur le parlement ou le peuple qui choisit, redistribuer les propriétés du parti ancien. C'était évident que personne ne voulait plus du régime ancien. Il fallait voir combien d'influence les communistes avaient gardé : 10%. On avait plusieurs points de vue; il y a des partis qu'on ne voulait pas voir au parlement; le Forum Démocratique, très conservateur, avec des propositions sur les femmes au foyer, la religion, redistribuer les terres. Nous on pensait qu'il fallait à tout prix s'opposer à ce parti, même s'il fallait aller voter pour cela. C'est un choix personnel, mais j'ai l'impression que tout le monde est allé voter.

Le 25, on a donné mandat au nouveau parlement. Pendant 10 jours, on n'a pas eu de parlement; c'était symbolique. Les gens ne se rendaient pas compte. Pendant ces dix jours (moi, j'étais à Trieste) il y a eu une expo de photos -tout le monde n'a pas aimé- Il y a eu des débats concernant l'économie alternative, des tracts qu'on a distribués dans les rues. On n'a jamais dit au public de ne pas aller voter; on leur a seulement dit de réfléchir, de ne pas voter bêtement. Le groupe Sacco et Vanzetti de France nous a donné une brochure sur l'abstention. On a voté non pas pour quelque chose, mais contre. Ça m'intéresse de connaître les théories sur l'abstention. Ce n'était pas un débat fiévreux chez nous. On n'était pas encore très au fait de ce débat. On ne se cassait pas la gueule entre nous !

IRL : Chez nous aussi, ces débats ont lieu parmi les anars.

Agnès : Le danger, si tu ne vas pas voter, c'est qu'il y a quand même des gens qui y vont et qui ont tout le pouvoir.

IRL : Sinon quels autres débats ?

Agnès : Actuellement, par rapport au féminisme : est-ce que c'est un terme anarchiste, est-ce qu'il faut en parler ? Il y a des gens de trente-cinq ans, ils ont des souvenirs de 68; pour eux, c'est la liberté sexuelle, ils sont pour la pornographie; nous on est contre. Il n'y a pas de consensus, on ne s'est pas mis d'accord; il y a une hongroise anarchiste, antiféministe, elle était la déléguée du groupe à Paris. Avec elle, on ne s'est jamais mis d'accord. Ici, à Paris, il y avait un débat sur le féminisme et Judith a parlé du féminisme en disant que c'était son point de vue personnel. C'est un point de conflit.

Quand je suis allée à Trieste, j'ai fait un petit résumé aux autres à mon retour sur ce que j'ai vu; il n'y avait pas de commission sur les femmes, mais une soirée de femmes, c'était bien pour les contacts, mais pas pour un débat. On a parlé des Conseils Ouvriers de 56 et de maintenant, en Hongrie, de la privatisation, du Capital de l'Ouest qui est en train d'acheter la Hongrie. Comment faire l'appel aux ouvriers pour qu'ils s'autogèrent? On a eu plusieurs idées. Il y a plusieurs Conseils Ouvriers actuellement en Hongrie et un syndicat Officiel. Aujourd'hui, quel est le rôle d'un syndicat, la condition des salaires, etc... et quel est celui du Conseil Ouvrier: acheter l'usine et gérer la production ?

IRL : Coopératives ?

Agnès : Oui. On ne sait pas. On s'est demandé s'il fallait s'adresser directement aux Conseils, avec discussions sur Munkásszolidaritás (Solidarité Ouvrière) ou bien s'adresser directement à cet organe central. Moi, j'étais d'avis de m'adresser à chaque Conseil, c'est moins centralisé. J'en ai déjà marre, des trucs qui viennent du haut; ils vont faire une première sélection, moi, je suis contre. Ils disent qu'ils sont déjà organisés entre eux en solidarité ouvrière, et peut-être que ça marchera mieux. Moi aussi je me suis assez investie dans ce débat et à Trieste, c'était assez important ce terme de l'anarcho-syndicalisme.

Le groupe est très mixte. Il y a un noyau entre quinze et vingt personnes et une quarantaine de personnes fluctuantes. L'âge est entre 16 et 50 ans. Le mec de 50 ans, des fois il vient, des fois pas. Il y a beaucoup de gens de 25-30 ans, des étudiants, des profs, un philosophe, des lycéens; pas d'ouvrier d'usine, mais des gens qui y ont travaillé, des gens qui n'ont pas le bac, un chauffeur de taxi. C'est assez mélangé. Tout le monde vient de Budapest. La proportion des sexes est assez équilibrée mais, pour la participation aux débats, ce sont les femmes qui parlent le moins.

Il y a deux groupes dans des villes, à la campagne. Il y a deux ou trois personnes de notre groupe qui les ont rencontrés. Martin, quand il est venu en Hongrie, est allé à la campagne les voir. L'un des groupes, c'est des artistes libertaires; l'autre a jusqu'ici fonctionné au sein d'un parti, ils vont se séparer parce que ça ne marche plus.

IRL : C'est exactement ce qui s'est passé dans la II^{ème} Internationale, à la fin du XIX^{ème} siècle.

Agnès : C'est dangereux de suivre bêtement des principes.

IRL : Quels débats te tiennent le plus à cœur ?

Agnès : Le féminisme. Au sein de l'anarchisme et en dehors de l'anarchisme. Je suis membre du Parti Vert. On est sensibilisé. Je connais "Reporterre" à travers une copine. Je suis entrée dans ce parti vert hongrois, pas parce que je suis d'accord avec l'idée de parti, mais pour une solidarité et pour soutenir une cause. J'y connais des gens. Jusqu'ici, ils ont dû se battre contre les anciens communistes qui ont voulu adhérer au parti. Ils avaient pour principe de ne pas regarder le passé des gens. Maintenant, ils en crèvent. Tous les communistes n'étaient pas dégueulasses. Je pense qu'il va y avoir deux partis vert : soit les gens qui ont pourri le parti vert de l'intérieur partiront, soit il y aura un deuxième parti. Ils sont des communistes; ils voulaient des subventions de l'état. Soit il y aura carrément deux partis; ils ont pas mal de groupes à la

campagne. La campagne écologique a démarré au début des années 80, c'était la tendance de l'opposition avec le barrage sur le Danube; il y eut les groupes avec des idées alternatives contre ce projet. Le parti vert s'est créé très tard, tous les gens aux intérêts écologiques étaient entrés dans les autres partis. En Hongrie, on croit que l'écologie, c'est la défense de la nature, l'environnementalisme.

Le parti vert a un programme intéressant sur le système d'habitation, les droits des minorités, les femmes, l'éducation, la production, comment changer, l'infrastructure de la production...

IRL : De quoi avez-vous besoin ?

Agnès : On a beaucoup parlé des squatts. On aurait besoin d'information sur les squatts, et même d'informations juridiques sur ce sujet.

IRL : La juridiction n'est pas la même en France et en Hongrie.

Agnès : Oui, mais ce que nous voulons savoir, c'est l'expérience des squatts, réussis ou non. Est-ce qu'ils ont essayé de poursuivre la pratique des squatts, comment ils ont fait en France, comment ça s'est passé.

Autre chose : toute la presse nous intéresse; aussi on a déjà pas mal de contacts en France. Moi, j'aimerais surtout avoir des informations des femmes anarchistes. Par exemple on a eu des infos sur un colloque des femmes à Amsterdam suffisamment à l'avance, et donc j'y suis allée. Ça nous intéresse.

On a recueilli des signatures pour soutenir un appel contre une base au Canada, au pays des Zinvi. Nous, on est prêt à appuyer et à faire de la pub pour ce genre de causes internationales. On a pas mal de matériel actuellement, de lectures; il faut le lire d'abord. On aurait besoin de locaux; c'est pour cela que j'ai demandé pour les squatts. On a besoin d'une photocopieuse. On a une ronéo et deux machines offset. Je crois qu'on aura un traitement de textes du groupe d'Orléans. Il nous faut des magnétophones pour plus tard.

Le fric, c'est un autre problème. Il faudrait une cotisation pour que les gens s'investissent plus. Jusqu'ici, on a recueilli de l'argent pour faire le premier numéro du journal. Je ne sais pas combien d'argent on a, si on peut encore acheter ou non.

IRL : Du point de vue du féminisme, comment ça se passe ?

Agnès : Depuis septembre, on organisait un cours à la chaire de sociologie à l'Université, sur la situation de la femme dans la société. J'ai rencontré pas mal de femmes, et mon amie anglaise, Antonia, aussi; on a eu l'idée de créer une association des femmes. On a hésité sur le nom à lui donner: association des femmes autonomes ? Dans cette association, on voudrait faire plein de choses, théoriques et pratiques. Au niveau théorique, on voudrait répandre l'idée d'émancipation: pornographie, avortement, femmes battues, à travers les traductions des œuvres féministes les plus importantes. On a l'idée de faire un journal féministe, traitant des problèmes des femmes proprement dits, et non pas un magazine féminin, où on aurait des extraits de livres. Il y

aurait une section internationale, et on créera une fondation pour pouvoir se financer, parcequ'autrement, on n'a pas d'argent. Nous voulons organiser une maison des femmes, et une défense des femmes devant le droit, essayer de trouver des experts juridiques. Et prendre contact avec d'autres groupes qui ont des femmes pour unir nos forces. On pourrait faire un procès juridique, ce serait une institutionnalisation, si on trouve un cas exemplaire, sur la pornographie, par exemple. Actuellement, on est en train de faire ça. On a écrit nos principes de base, rédigé les statuts de l'organisation. Pour le 17 novembre, l'an dernier, on avait organisé une journée des femmes. En juin, l'année dernière, il y a eu deux jours de conférences, organisés par la fédération des femmes qui appartenait au PC. Les 24 et 25 juin 89, ils se sont soi-disant renouvelés. J'étais vachement déçue parce qu'ils arrêtaient pas de parler de leur famille, enfants, maternités. A midi, il y a eu une petite demi-heure consacrée

aux jeunes... J'étais déçue ! On m'a recherché et je suis rentrée à cette fédération des femmes renouvelée. Je pensais que c'était une force potentielle, elles avaient reçu pour soutien une belle ville ! Elles ne sont pas féministes, ce sont d'anciens cadres du Parti. J'ai fait gaffe; ce fut un coup pour rien ! Ça a servi à un débat qu'on a organisé le 17 novembre avec Antonia. La fédération des femmes fut d'accord pour qu'on organise une petite surbom pour femmes, avec pommes et jus de fruit, pour essayer de faire un mouvement. On a créé une affiche sur le thème de la beauté; les femmes ne sont pas sensibilisées au féminisme. Avec un thème tel que: " Est-ce que la beauté c'est important ? Est-ce que tu es contente de ton corps ?" On a proposé une date, avec "est-ce que tu es d'accord ?". On est allée coller des affiches dans les toilettes des femmes à l'Université, pour que les mecs ne les voient pas. Moi, j'étais quand même déçue, parce que dans un premier temps "pourquoi pas les fcs ? c'est une tranche d'âge intéressante". On était vingt ou

vingt deux au débat, il y a eu deux ou trois nouvelles, en plus des amies. C'était pas mal, ça nous a pris pas mal d'énergie; la fédération n'était pas très pour qu'on recommence. On a recommencé chez nous. C'est mieux quand ça a l'air officiel. J'ai peu de place chez moi. Ces femmes-là, qui sont restées assez stables, vont maintenant créer des associations. J'ai écrit deux petits articles sur le féminisme : un sur la semaine des femmes lesbiennes à Berlin, dans le «Journal des Mécontents», journal de jeunes (Lycéens, drogués, homos, mais pas féministes) et l'autre sur ce débat du 17 novembre, dans "424" qui tire à 15000 exemplaires. J'ai fait des traductions de brochures, notamment sur l'inceste, avec une petite note appropriée à la Hongrie, sur les statistiques.

Il y a une autre organisation de femmes qui s'est créé avec des principes similaires, à Budapest, "le réseau de l'information des femmes", mais je ne les connais pas.

Je voudrais rencontrer des groupes de femmes, savoir comment ils fonctionnent, et comment fonctionne la rédaction d'un journal . Et la psychologie des groupes de conscience, des femmes qui y étaient; c'est ça qui m'intéresse.



INVITATION

EST / OUEST :
La Révolution
reste à faire.

COLLOQUE INTERNATIONAL
 Organisé par la Fédération anarchiste
 de 14 heures à 22 heures à l'AGECA
 117, rue de Charonne - 75011 PARIS - Métro : Alexandre-Dumas

La Fédération Anarchiste prévoit de publier les actes de ce Colloque.
 Renseignements à Publico, 145 rue Amelot 75011 Paris.

Le pouvoir et sa logique :

libéraliser pour mieux manipuler

On n'a jamais autant parlé des régimes marxistes léninistes, tant à l'Ouest qu'à l'Est, mais les détails occultent souvent l'essentiel, et souvent les détails essentiels manquent. Dans mon cas, j'avance une série d'hypothèses globales, à partir de cas précis d'évolution de dictatures (Espagne et Chili). Il est évident - et les cas de la Corée du Nord, de la Chine, et de Cuba sont clairs - que l'URSS et les autres pays suivant son évolution auraient pu conserver leur statut encore de longues années. Il n'y avait pas -et il n'y a toujours pas- de forces d'opposition menaçant la vie de la classe dirigeante ou de crise économique détruisant les structures en place. Il s'agit d'une tactique déjà employée par Ata Turk, pour se créer artificiellement une opposition, par Mao, pour mieux déterminer ses ennemis et se rallier les masses. Les risques éventuels sont largement compensés par les bénéfices, et les techniques des mass-media sont largement plus élaborées que sous le régime tsariste (qui lui vit ses réformes balayées par le ras le bol des masses).

Il faut aussi préciser que l'environnement politique de l'URSS est sain, puisque Gorbatchev s'est rabiboché avec ses homologues chinois. Enfin, il ne faut pas exclure les accords secrets préalables qui expliquent -la campagne publicitaire en faveur de Gorbatchev par la radio en russe de la CIA à Munich dès 1984, et sans discontinuer depuis -les fonds à distribuer aux Allemands de l'Est prêts à Berlin, et sur la frontière avec la RDA, depuis des semaines, avant le 9 XI 89.

I Principaux axes du système marxiste léniniste

Il est répétitif de considérer que les pays de l'Est adoptent la politique du marché et abandonnent le socialisme, d'où la satisfaction des pays capitalistes. En fait, suivre un tel raisonnement implique que le marxisme léninisme puisse avoir un rapport avec le socialisme. "L'administration d'une fortune énorme, surtout lorsqu'il s'agit d'une fortune appartenant à la collectivité, confère à celui qui l'administre une dose de pouvoir au moins égale à celle que possède le possesseur d'une fortune, d'une propriété privée." L'auteur de ce jugement écrivait en 1913-14 en voyant la social-démocratie à l'oeuvre (1). Et des anarchistes russes reprochaient en 1928 aux bolcheviks d'avoir adopté "le système capitalisme" (2), vu les conditions dans lesquelles travaillaient et vivaient les ouvriers et paysans de l'URSS. Et les témoignages actuels démontrent une lente évolution. Un exemple à l'appui : "...Dernièrement et de plus en plus on parle de solidarité, mais il nous semble que ce n'est

que du bluff. Des invalides ont été envoyés en cure à l'étranger, des familles nombreuses ont reçu un minibus, mais voici des détails sur notre vie. Nous habitons dans un village, il me manque un doigt à chaque main et ma femme marche à peine. Dans les magasins il n'y a rien, ni denrées alimentaires, ni marchandises; et nous n'avons pas assez de forces pour cultiver un potager. Vous pouvez nous imaginer comment nous allons au centre régional ou provincial pour acheter à manger (avec tout notre argent -157 roubles de pension à deux, le minimum vital individuel est de 78) et revenir avec nos sacs, presque sans mains pour les porter. Je me suis adressé aux autorités locales pour leur demander une zaporojets -voiture entre la trabant et la 2 chevaux NDT- pour ma femme, mais on nous a répondu qu'on prête gracieusement ces voitures seulement aux infirmes de guerre.(...) Je n'ai rien contre (...) mais je pense que dans des cas exceptionnels on pourrait rendre le même service aux mutilés du travail. Heureusement, on a pensé faire continuer la ligne d'autobus jusqu'à notre village. C'est pourquoi j'attends dans le froid ou sous la pluie, avec mon sac accroché au coude, et j'espère, j'espère toujours la solidarité. Combien devrais-je attendre et d'où viendra-t-elle, je n'en sais rien, mais je dois nourrir mes enfants."(deux filles, et l'auteur E. Rybakov, a 45 ans, de la région de Kostrom) (3)

Quel rapport avec l'économie de marché ? Tout simplement la mentalité, il y a les gagnants et les perdants. Et puis, les différences de fait entre collectifs (agricoles ou industriels) riches et ceux qui sont pauvres, les républiques dynamiques et les autres. Selon une étude sociale des ressources en cinq catégories par républiques (4), il apparaît que les trois premières catégories les plus riches figurent en Estonie, Lituanie et Lettonie (87,1% 85,7% et 85,3% de la population), ainsi qu'en Biélorussie, Russie et Ukraine (82%, 80% et 75%). Par contre, au Turkmenistan, en Ouzbékistan et au Tadjikistan la proportion tombe à 40,4%, 31,4% et 20,4%

Les deux catégories les plus pauvres sont au Tadjikistan, en Ouzbékistan et en Kirghizie avec les chiffres de 79%, 68% et 60% de la population. Il est signalé que la catégorie la plus pauvre vivant avec 75 roubles par mois, consomme 20 kg. de viande par an, soit cinq fois moins que la catégorie supérieure (200 roubles par mois). Etant donné que le minimum vital est estimé à 78 roubles mensuels, on a une idée de la pauvreté quand on sait que la catégorie à 75 roubles -soit inférieur au minimum- représente 58,6% de la population du Tadjikistan, 44,7% de celle d'Ouzbékistan et 36,6% de celle du Turkmenistan.

Bien entendu, de tels écarts ne peuvent être

soudains et expliquent les tensions régionalistes et les différentes réactions (les baltes -riches- composent, les pauvres du sud cognent)

Une autre démonstration de l'économie de marché est la puissance de la nomenklatura. Un spécialiste réputé et exsoviétique, Abdurakhman Avtorkhanov estime que la classe dirigeante se chiffre à 5% de la population et jouit de "privilèges incalculables : villas gratuites, hôtels, appartements, voitures individuelles et de fonction, domestiques, fournisseurs privés, vacances payées pour toute la famille, voyage sans frais à l'intérieur et l'extérieur du pays. En un mot, les représentants de la classe dirigeante soviétique vivent en plein communisme : ils travaillent selon leurs possibilités et perçoivent selon leur besoins."(5)

L'anarcho-syndicaliste Gregory Maximoff évoquait dès 1940 les conséquences de ce régime marxiste-léniniste, guère différentes on va le voir des sociétés corrompues, de l'antiquité à nos jours :

"Pour garder sa place, avoir plus de pain, un appartement, un pantalon ou une sorte de prime, on doit ramper devant ses supérieurs ou moucharder ses voisins. Et afin d'empêcher quiconque de ravir ce qui est acquis, on doit s'accrocher dans la lutte pour se défendre, on doit dissimuler, donner et recevoir des pots-de-vin, vanter ce qu'on hait, agir chaleureusement envers ceux qu'on est prêt à trahir. Tout ceci mène inévitablement à la perte du sens moral, des idées de bien et de mal cristallisées par des milliers d'années de la vieille expérience morale du peuple, c'est-à-dire au remplacement de la morale humaine par les instincts animaux, de l'humanisme on tombe dans l'animalisme(...). Promouvoir la corruption est devenu le devoir de tout citoyen russe, quel que soit son âge, son sexe et son statut."(6)

La popularité qu'avait atteint Sakharov, et les dissidents en général -dont le nombre total était estimé à "pas plus de mille" (7)- s'explique par cet enlèvement dans la couardise. Mais au-delà de la consommation qui fardé nos tares occidentales, vivons-nous dans une société meilleure ?

L'économie de marché à l'occidentale veut dire l'acceptation du chômage, et de la différence de classe encore plus accentuée. On peut poser la question du rôle du marxisme dans ce fiasco. Certes, les idées du jeune Marx sont aux antipodes de ce système; par contre son cheminement politique manoeuvrier envers Proudhon et les proudhoniens, Bakounine et les bakouninistes, l'acceptation de la réduction de sa pensée par Engels (article "De l'autorité"), ses remarques frustrées sur le

livre "Etatisme et Anarchisme" de Bakounine, relèvent entièrement de l'esprit jésuitique qu'a parfaitement interprété Lénine. A mon sens, la plus grande partie du marxisme correspond au "socialisme réel", sous sa forme léniniste, ou sous sa forme social-démocrate gestionnaire du capitalisme.

II Principales perspectives du système gorbatchévien

Jusqu'à 1989, Gorbatchev naviguait dans des eaux connues, et personnellement je ne pensais pas qu'il irait plus loin qu'un titisme russifié (PC + marché ouvert aux

multinationales + concurrence). A partir du moment où il a autorisé Jaruzelski à pactiser avec Solidarnosc, le pluralisme était inévitable en URSS et ailleurs. Et on a vu fleurir les conséquences des accords secrets que j'évoquais, avec l'abandon de la RDA, l'unification dans l'OTAN, mais un concert de critiques des indépendantistes baltes (Bush, Mitterand, le pape) gênant le brave Gorbatchev; on peut admirer la passivité des ex opposants polonais, hongrois et tchèques vis à vis de leurs compatriotes aux mains sales par rapport aux quelques jours d'agitation non contrôlés en Roumanie, en décembre.

Pour comprendre où va l'URSS, voyons l'opinion des anarchistes soviétiques : assimilant le gorbatchévisme au bonapartisme, ils avancent deux hypothèses :

"Première possibilité certainement la plus souhaitable pour Gorbatchev, et que nous pourrions appeler "la possibilité indienne". c'est-à-dire une évolution semblable à celle que vit la république indienne. Il s'agit d'un système pluraliste, avec nombreuses économies où se perpétue la gestion monarchique de la dynastie Nehru-Gandhi, et où le pouvoir réel du pays appartient à la nomenklatura du Congrès National Indien. Il faut rappeler qu'en Inde les rénes du pouvoir sont aux mains de l'Etat et qu'il existe de nombreux plans et règlements bureaucratiques rigoureux. L'Inde comme notre pays actuellement est en voie de développement. Elle est entrée dans le marché mondial parce qu'elle est une source de matières premières et dispose d'une main-d'oeuvre bon marché Ces éléments conditionnent le lien étroit de la bureaucratie avec le capital étranger au bénéfice duquel agit la bourgeoisie nationale "de droite" Les diversités raciales et la surpopulation ont entraîné l'inégalité dans les régions et la démocratie indienne. Alors que, dans le centre, l'opposition est assez libre, dans la périphérie les "séparatistes" exercent des répressions très cruelles (...).

"Seconde possibilité, qui semble exclure la première : si une crise économique et une montée de la tension sociale affaiblissent la confiance du peuple et les bases économiques du "libéralisme" de Gorbatchev, l'armée et le KGB font un coup d'Etat militaire, en se déclarant maîtres de la situation du pays, du PC et de sa direction. La création d'une junte militaire conduira à une politique accélérée de modernisation économique sur une base capitaliste (...).

"Dans les deux cas le sort réservé au pays est celui d'une nouvelle colonie et d'un dépotoir écologique du monde occidental (...). Quels facteurs peuvent-ils réellement s'opposer à cette triste perspective? Le renversement du bonapartisme avec la création d'un troisième centre de pouvoir analogue aux soviets de la révolution russe (...)? Comment finira le bonapartisme russe? Par la Commune de Paris ou par la restauration des Bourbons? L'avenir le dira . "(8)

Personnellement, je pense que la voie chilienne couvre toutes les possibilités, dans la mesure où la solution néo monétariste sous la protection des mitraillettes a conforté -comme sous les gouvernements corrompus du XIX siècle- les compagnies multinationales, avec les classes dépendant de leurs services et profits. Les pauvres le sont plus qu'en 1973 et sont également plus nombreux : 50% de la population, mais les intérêts des riches et moyennement riches est solidement placés dans les secteurs dépendant et quelques secteurs chiliens prospères -mines, exportations agricoles, cellulose, etc. - Pour la nomenklatura, c'est certainement une solution alléchante dans la mesure où les réformes

ОРДЕНА БОЕВОГО ЧЕРНОГО ЗНАМЕНИ И ОРДЕНА БАТЬКИ МАХНО АНАРХИЧЕСКИЙ ВЕСТНИК

ОБЩИНА

ЦЫПЛЕНОК ЖАРЕНЬИ, ЦЫПЛЕНОК ПАРЕНЬИ, СОЕДИНЯЙТЕСЬ!



№42

ГУЛЯИ-ПОЛЕ

Première page du numéro d'obchtina" d'avril 1990

"Journal anarchiste ayant reçu l'ordre du drapeau noir combattant et l'ordre batko Makhno -parodie des périodiques marxistes-, Obchtina -commune- poulets frits et poulets cuits unissez-vous !" Une femme dit "Il me semble qu'il est imposant", en bas jeu de mot sur "Goulai-Polie" qu'on peut comprendre comme la ville de Makhno et au sens propre comme "jardin des délices"

économiques pour rentabiliser le système se font au nom du capitalisme. Si en France, en Suède et en Espagne, la social-démocratie fait le jeu du capitalisme, Gorbatchev doit penser qu'en URSS les néo monétaristes peuvent faire le jeu de la nomenklatura qui rejettera sur eux tous les défauts, puisque sous le marxisme léninisme, il n'y avait pas de chômage, les retraites arrivaient sans problèmes. Au passage, on peut remarquer que Gorbatchev utilise admirablement l'épouvantail du coup d'Etat militaire aussi bien contre ceux qui veulent qu'il aille plus vite, que vis à vis des occidentaux (si je ne suis plus là, vous ne pourrez pas investir), qui ne doivent guère y croire.

"La croyance en un bouleversement dans la direction suprême et en une guerre civile augmente légèrement selon le niveau culturel et matériel, et baisse avec l'âge. (...) La perspective de la guerre civile parmi les dirigeants d'entreprises moyennes, les membres de la milice et de l'armée rouge, des scolaires et des étudiants est de 41-44% contre 30 dans la population globale."(9)

Le schéma néo monétariste va certainement s'appliquer à tous les pays de l'Est, et il pose des problèmes indirects pour les pays de l'Ouest dans la mesure où les chômeurs vont vouloir s'y installer. Il n'est pas sûr qu'une substitution des Turcs en Allemagne ou des maghrébins en France par des Slaves changent quoi que ce soit aux conflits xénophobes. Mais ils seront certainement réavivés.

La place des libertaires dans ces changements peut être importante, surtout à l'Est, puisqu'à l'Ouest le mouvement semble définitivement stagner. Mais seul un large mouvement écologique-syndical-libertaire, avec de extrêmes parlementaires -sans doute- et une base commune de type anarcho-syndicaliste au sens Espagnol des années 20-30 (avant le poids des notables syndicalistes et fascistes) peut avoir une importance réelle. Mais tout est à faire et la peur est loin d'avoir disparu.

Frank MINTZ

- 1) Michels "es partis politiques" Flammarion, 1971, p.284
- 2) "Bolcheviskaya diktatura v svete anarkhizma. Desiat let sovetkoy vlasti" (La dictature bolchevique d'un point de vue anarchiste. Dix ans de pouvoir soviétique) Paris, 1928, p.26
- 3) "Ogoniok" N°15, 7/14 avril 1990
- 4) "EtudeS Soviétiques" mai 1990
- 5) citation du livre "Sila i besile Brejneva" (force et faiblesse de Brejnev Francfort, 1979, p.317-31)
- 6) "The guillotine at work" ed. 1979, p.331-332
- 7) Gregory Siraky "Na obnam neste" (au gibet) Londres, 1979, p.353
- 8) "Obchtina" organe anarcho-syndicaliste, Moscou N°35-36 8/9 I-89
- 9) enquête sociologique officielle dans "Ogoniok" N°15, 7/14 avril 1990

LA REVOLUTION ROUM

Il aurait fallu que le drapeau de la Roumanie reste celui des premières journées de la Révolution. Avec l'emblème arraché, ou, pour mieux l'exprimer, avec un signe arraché du cœur du pays. Comme la chair dont tu arraches l'acier dans un geste violent, douloureux, qui finira dans le drame.

Très rapide, et aussi très suspect, est le geste des nouvelles autorités pour remplir ce vide, en effet révolutionnaire, non par un nouvel emblème, mais plutôt par une indifférence condamnable. Parce que ce drapeau, mutilé pour qu'il retrouve sa pureté, représente surtout le symbole des révolutionnaires de décembre. Parce que, dans ce geste, s'exprime le désir de retrouver un même état de propreté morale.

On accuse aujourd'hui l'ancien régime en disant - selon l'objet de la haine de chacun - dictature communiste ou personnelle. Comme une excuse, ou un indirect alibi, dans la mesure où la dictature représenterait une fatalité de l'histoire. Ou comme un chantage, parce qu'une dictature a besoin de relations précises entre la personne qui impose son dictat par le discours du pouvoir et l'auditoire, une masse amorphe qu'elle légifère. Cette explication ne suffit pas, si nous pensons qu'une dictature est semblable à un cauchemar dont tu te réveilles bientôt, avec l'étrange goût d'un souvenir déjà estompé.

C'est passer trop légèrement sur le fait que la vague libertaire de l'année 89 a laissé après

elle une structure post-communiste, typique dans chaque pays, mais avec des traits communs. Une fois pour toutes, il faut dire que ce que nous avons vécu pendant ces quarante-cinq années - grâce aussi à l'abominable trahison de l'Occident - est un système totalitaire, avec une structure d'état typique (instrument de contrainte, selon Lénine), qui a réussi à produire, à ses propres fins, une caricature de dictature. La lutte vulgaire des petits satrapes liés (enchaînés) à Moscou, n'est justifiée par rien d'autre que par une évolution naturelle du système.

On dit que Rosa Luxembourg avait attiré l'attention de Lénine sur le péril que représentait la substitution à l'Assemblée du Peuple du Comité Central, à son tour remplacé par le bureau exécutif, lui-même remplacé par une seule personne.

Ce que nous avons vécu ne pouvait être simplement une dictature (à supposer que la vie dans une dictature puisse être simple !!!); il faut dépasser ce moment et abolir ce terme qui justifie le rythme inhibé du désarmement idéologique et qui peut provoquer, avec l'arrachement du passé, une sorte de dangereux oubli.

La Révolte de décembre a eu lieu contre un Père, et non contre le symbole du père. Plus tard, les gens comprendront que leur révolte n'aura aucun résultat s'ils ne se révoltent pas contre l'idée du père, contre l'idée d'une telle

MOI J'AI COMMEN
LE DESASTRE DE
A AIMER BIEN LES

LAINE : UN REGARD DE L'INTERIEUR

autorité. Il est dommage cependant que cette révolte ne soit pas aussi une révolte contre sa propre docilité. L'individu social ne sera jamais rien d'autre qu'un Bon Fils, s'il ne se révolte pas contre le fait qu'il a voulu, une fois, être cela. Mais il est difficile de contester ses propres attitudes passées, de refuser un avant-toi...

La tension actuelle dérive de la situation d'avant la Révolution. S'il n'est pas un fils obéissant jusqu'à un fanatisme presque religieux, l'individu est toujours tenté de manger du fruit interdit, en cherchant à concilier deux options contradictoires, au risque de tomber dans un vide d'attitude, un marasme décisionnel. Le conflit commence quand le père veut, et est tenté, de maintenir son autorité sur le fils devenu conscient et capable d'une décision solitaire, à quoi il faut ajouter la dose d'orgueil explosif de la jeunesse. Il ne faut pas négliger le fait que la génération motrice de la Révolution est celle des jeunes jusqu'à vingt-cinq ans, pour qui les ennemis ont été, en effet, les parents méchants. On parlait le 22 décembre d'un vide du pouvoir, qui peut être aussi identifié avec un vide d'autorité familiale. Souvent, les enfants terribles devenus révoltés, risquent de perdre le Nord, par leur manière violente de détruire le mythe du Père-Méchant, comme-Fatalité-de-l'Histoire.

COSMIN CHITZA

mai 90

CE DANS MON PAYS ANARS

SEPT MOIS APRES

Nous avons (enfin!) fait la révolution (ou plutôt, nous avons essayé de changer quelque chose), nous avons transféré nos espoirs sur les épaules de gens qui ont réussi à faire naître la déception, nous avons vécu l'enthousiasme, la profusion d'énergie, les illusions, et puis le réveil, et une tardive conscience de l'histoire. ("Tyrannies, révolutions, tyrannies" - obumbratio vicissitudinum - Rosa del Conte). Je pense à cela, qui pourrait être le texte d'un graffiti: "Toujours, tout reste à changer". En Roumanie, maintenant, les vrais héros de décembre sont enterrés, la place de l'Université est vide, le leader de la manif à peine sorti de prison, les mineurs sont venus pour "nettoyer" la capitale... Presque rien n'a changé.

Je crois qu'un long enfermement dans le Goulag du pays entier a déterminé une sorte de claustrophobie. Rentrés dans leurs coquilles, la plupart des Roumains (les mêmes qui ont vécu la révolution devant la télé et qui ont voté pour Iliescu dans l'espoir de garantir l'éternel présent qui peut effacer le passé et protéger de l'avenir) ont encore peur des changements. Ils sont comme programmés à croire que la vie est belle parce qu'elle peut être vécue ("vivre tout simplement, vivre et rien d'autre" - Zinoviev-Blasphème des syllogismes).

On peut appeler cette maladie une allophobie, la peur de quelque chose d'autre. Une maladie qui retient les Roumains de l'âge post-marxiste dans un marasme inactif, amorphe,

mais qui peut devenir intolérant et agressif...

La manif de la Place de l'Université a été une tentative de rétablissement. Malgré l'échec, la manif a réussi à réduire les proportions du désastre, en ce qui concerne l'héritage de la société post-totalitaire.

On parle de la "dissolution sociale", du "danger de régression au niveau d'un pays sud-américain", de la "dégradation du peuple tombé au stade de population". C'est Andréa Cornéa, un jeune philosophe, qui dans la revue "22" du Groupe pour le dialogue Social a

apprécié la rage des mineurs (une catégorie de population abruti par un travail dont les conditions sont comparables à celles des entreprises du XIXème siècle), comme si cela faisait partie d'une substitution de culpabilité. Les intellectuels (et surtout les jeunes étudiants plus sensibles au changement, ayant l'expérience du livre, des mystères de la science et de la culture qui ne sont accessibles qu'aux initiés) et les Tziganes (qui, en Roumanie sont les maîtres du marché noir) se mélangent pour former l'image d'un "Juif imaginaire" qui suscite l'animosité des catégories les plus défavorisées.

Le gouvernement actuel a promis, avant les élections, à ces catégories de population, sa protection totale, ce qui a été une utopie dans la situation actuelle de la société. Le président Iliescu a menacé souvent la population déconcertée et quasi-ignorante d'une "anarchie avant la lettre" qui peut constituer le début d'une nouvelle dictature.

Il promet une démocratie "originelle", "populaire", plus ou moins proche d'un socialisme gorbatchévien.

Au moment où la péretroïska s'effiloche aussi en Union Soviétique, le gouvernement, par ses mesures de privatisation, commencées par la fin, le commerce, alors que les grandes entreprises restent subventionnées par les citoyens, génère des dissensions, à moins qu'il s'agisse d'un scénario destiné à ridiculiser l'économie de marché, aux yeux des citoyens.

Peu nombreux sont les gens qui pensent et peuvent argumenter que la racine des maux n'est pas économique, sociale ou politique, mais humaine.

L'impasse idéologique a déterminé une crise de conscience qui, pour le moment, reste, dans une grande mesure, paralysante. Pour l'instant, le plus important reste à naître, à l'intérieur des gens: l'espoir, le désir, la volonté, et puis la dignité de révolutionnaire.

L'homme post-totalitaire doit devenir surtout responsable.

Cosmin C

août 90

REISEBILDER

D'EST EN OUEST

Les villages dans la plaine, les tilleuls et comme tout était agreste, tranquille. Puis le Harz, l'air de la montagne, j'aurais voulu rester, quelque chose d'un peu plus rude. La descente au clair de lune avec les Cantates de Bach. Les deux petites est-berlinoises, Silke/Sibylle, le babillage de leurs noms, et la blonde comme un poisson d'or lorsqu'elle dit qu'elle aimait nager dans les vagues, le ressac.

Elles ont l'âge du Mur, peu ou prou. Elles sont allées déjà trois fois en France, en quelques mois. Et elles bondissent les frontières.

Germerode, Osterode. Tout a été érodé. Le passé oblitéré. Les champs jaune paille, verts, une campagne trop refaite, trop nickel. Pas de campagne ? Les jardins qui sont comme leurs salons : trop pleins de choses, des fleurs qui sont comme des meubles, des bibelots. Il ne reste plus de traces. Tout est sous le crépi, mort. Recouvert.

Trop de tempêtes, pas seulement celle de l'industrialisation? Trop d'oublis volontaires.

Squatts, cimetières

J'avais peur de Dresde. Mais tout d'un coup, les choses ont changé en arrivant à Dresde. La lumière, l'Elbe et ces visages à la table. Nos hôtes, les étudiants en théologie : une infrastructure, bien plus ancienne que le "régime". Comme des portraits de Durer, des figures de Veit Stoss, et toute cette gaieté. Les graffitis : "Psychothérapie pour les fonctionnaires de la Stasi". Puis le retour dans la ville : le "Blaues Wunder", le "miracle bleu", c'est à dire "monts et merveilles". Le pont style tour Eiffel qui a résisté aux bombardement du 13 février 45. Et le cortège dans la ville, entre chiens et loups, le baroque sortant de la nuit, les façades ajourées et puis, l'arrivée dans ce quartier de belles maisons, comme jadis, avec les signes du temps.

Il y a eu les nuits chez les pasteurs, les discours un peu embarrassés, formels, du premier soir, toute cette famille tellement années cinquante, les grandes filles laides, mais sans conscience de l'être et réjouissantes tant elles étaient sûres d'elles. Sans peur de ne pas être aimées.

Et elles sont aimées : avec celui que l'on me présente comme "l'ami", l'une d'entre elles a vu une pièce : Staline. Elle n'a pas compris grand chose, n'y connaissait rien.

Puis le lendemain la plus belle des soirées. Mon adresse perdue, cette course dans la nuit familière, le chauffeur de taxi qui me parle en saxon, qui se lamente des affaires : les prix ont doublé. Et je paye comme à Berlin ou Cologne. On passe chez les gens, on passe parce qu'on n'a pas le téléphone. Puis la Luisenstrasse, les cafés "gruftes" dans les squatts, leur esthétique de cercueil, pas d'électricité, enfin pas toujours. Ils existent depuis quinze jours, ouvrent de 10 heures du soir à 6 heures du matin. Mon émerveillement : le premier surtout : avec le Neues Deutschland qui sert à tapisser les murs, comme dans ces cafés underground de Léninegrad. Cette désinvolture et ce dénuement qui n'est pas pauvreté. La vie qui renaît dans les ruines.

Un éclair seulement, puis un autre, un autre tout au long de la rue. Des visages esquissés : cette jeune fille en béret, autre Miléna.

Enfin celui que l'on cherchait : "Economie planifiée": l'arrière-cour, le bac à sable où il y a tables et chaises, de bric et de broc. Cette tiédeur et comme si la nuit redevenait le jour.

Et comme la nature dans la ville : les lieux sauvages, pas encore domestiques. C'était la situation de parole qui était émouvante.

Comme en Pologne à un certain moment, je l'imagine. Cette allégresse, une fleur très ténue, modeste. Qui durera un instant seulement, c'était cet instant.

Minorité slave

A Bautzen, je me suis souvenue de Wallenstein. La guerre de trente ans, une autre dévastation. Il y a eu une bataille, ou un traité. Il y a/avait une grande prison où finissaient les victimes de la Stasi. Wallenstein, l'astrologie, les sombres prédictions. L'homme devant la mort, l'échec. Mais l'assassinat, c'était à Eger, juste de l'autre côté de la frontière.

La Lusace, c'est là où vit la minorité sorabe. Une population coupée en deux, deux langues, l'une plus proche du tchèque, l'autre du polonais: l'alternance gora/hora qui veut dire montagne. La minorité alibi du régime, semble-t-il. Mais la vérité est que leur "territoire" est toujours plus rongé par les extractions de lignite. C'est un autre monde : la douceur des gens dans cette boulangerie, le côté méridional, oriental même de la ville. L'ocre, l'or des façades, des clochers, les fortifications.

Un groupe trop folklorique, les slaves comme on les imagine. Des histrions un peu, très fiers, pas vraiment antipathiques. Ils demandent un prix exorbitant.

La volonté de descendre, d'aller plus loin, vers Prague.

Praha : le seuil.

Retour à Dresde. Cette terrasse sur l'Elbe. L'Elbe sillonnant entre ses propres rives, sans quais. A peine plus qu'un ruisseau, mystérieuse comme la Bohême et dirigée vers la mer.

GRAFFITI

Ennui, non merci.

Le Bon de RFA veut ton âme
Un peuple, un Reich, un Teddybear.

L'Allemagne jamais,
Germany, tu m'emplies d'effroi.

Paul Celan

Opéra et nombre d'or

Les cafés de nouveau. Deux personnages étonnants : un profil de bronze, ourlé, éperdu, maniéré/maniériste. Sorti du cercle de lumière de la scène, il n'est jamais central. De face, on le remarque à peine. C'est un soprano, au Semper Oper. Comme une décoration d'un opéra somptueux et surchargé, un de ces anges, oui, mouvants et figés dans l'arabesque de leurs sourcils, de leurs lèvres. Cet excès musical et visuel. Quelque chose de viscontien, pas encore gâté. Amsterdam, Vienne, il veut/va partir. C'est lui qui a fait entrer la décadence.

Et le drame, la répétition. On a cassé ses vitres. Sur sa porte on a écrit : Judensau.

Puis le géant, dehors, dans la nuit. Le monstrueux ou bien son ébauche ?

Dessau, le Bauhaus, le bâtiment restauré, en l'état primitif. Comme en 1927. Blanc, harmonieux, serein. C'était comme la sortie de la nuit féconde en monstres, en chimères.

"40 ans de sommeil, 4 mois de rêve, un mauvais réveil"

Les images de Dresde qu'il ne faudrait pas oublier. Les images diurnes. Les visages austères, stoïques, fragiles aussi, ils rappellent une fugue de Bach. Les squatters qui s'organisent en "comités de citoyens" : pendant plusieurs années, on les a laissés faire, il leur collait une amende et on les laissait entretenir les locaux insalubres. Maintenant, ils établissent des projets d'urbanisme "à visage humain". Le capitalisme réellement existant arrive, les anciens propriétaires, les spéculateurs. Comment protéger cela?

Il y a une vieille piscine, le plus merveilleux des greniers à souvenirs : Nord/ Nordbad : le bain du Nord, le bain du meurtre. Des graffiti, des fresques, un poème sur le mur, en chute libre. J'ai pensé à l'expressionnisme, à Georg Heym, à l'irruption de la Première Guerre mondiale. Et c'est de cette époque là que date ce bain, aujourd'hui éventré, les cabines cassées, le bassin, les échelles. Tout est rongé. Et dans la salle des machines, les grosses chaudières oxydées. Comme à l'intérieur d'un navire. Une côle.

Le bateau ivre ? Ils voudraient en faire un centre culturel. Il sera détruit.

Il y a un peu d'emphase tout de même. Quand je pense à la résignation de ceux qui font la queue devant les Caisses d'épargne, pour échanger ce qui leur reste de l'ancienne monnaie, monnaie de singe. Pas vraiment une bonne affaire : parfois les prix - des patates, du pain - ont quintuplé.

Eux, ce sont les Va-nu-pieds, les losers. Ce n'est pas l'alternative de l'Ouest : la chambre des enfants. Mieux sous tous les rapports. Regardez, vous ne satisfaites pas même les besoins primaires.

LES TILLEULS ET LE LIGNITE.

Nous sommes plus riches, plus beaux, nous sommes aussi plus JUSTES, disent les autres, leurs jumeaux.

Nicole GABRIEL

CHANTS DE NEUSTADT

(SUR LE MUR DU NORDBAD)

Et
entre les débris de verre
le cadre en suspens
dans les murs lézardés
brille - blanc -
un morceau de linge qui sèche.

Il doit être Mort
celui qui vit
déjà les arabesques manquent
et la balle touche en plein
les cœurs griffonnés.

L'homme
que la nuit a presque gelé
regardant
sans voir
et avec la première bière
le tremblement de ses mains disparaît.

Andreas Rüschi 6/89

La Bulgarie

ou le new look du KGB

I Avant la pseudo-démocratisation

Si en 1969, les "progrès" imposés par le régime marxiste léniniste étaient symbolisés par 25 = 100 (25 ans de présence, donc cent ans de résultats positifs), on aurait dû voir en 1989 un florilège de 45 = 180. Mais non, on était en pleine Perestroïka lente, avec la même équipe aux commandes. La politique téléguidée depuis Moscou imposa le 10 novembre 89 -le lendemain de la suppression du Mur entre les deux Allemagnes- l'arrivée d'une "nouvelle" équipe, avec à sa tête Peteur Mladenof, la créature imposée par l'ex chef d'état (1)

Jusqu'à alors, comme on l'a vu dans les IRL précédents, la perestroïka consistait en une ouverture critique de la presse. Elle évoquait l'absence de produits essentiels dans la vie courante, la politique erronée dans l'industrie et l'agriculture. Mais le passé n'était jamais abordé : le stalinisme, les camps, les tendances politiques d'autrefois, ce qui contrastait terriblement avec la presse soviétique. Cette dernière, officiellement par manque de papier en URSS, disparut dans la pratique ainsi que les livres récents de ce pays, pourtant la Bulgarie -malgré sa taille- est le premier importateur de livres et publications soviétiques. A partir de septembre 89, on assista à une subite disparition des denrées alimentaires les plus banales, puis d'à peu près tous les rares biens de consommation qui étaient disponibles.

La première explication fut qu'il s'agissait des conséquences de l'explosion des turco-bulgares (ainsi transformés en travailleurs omniprésents et omniscritures dans le pays). La seconde, dans la phase démocratique, est que c'est la répercussion logique des grèves, mais les vaches, et les poulets ont dû y participer, car en août 90, cela fait des mois que les laitages et les oeufs manquent (pour consommer du yogourt bulgare, il faut aller à l'étranger). On verra plus loin que penser de cet aspect.

Au niveau de la critique, libérée en théorie par le changement dans le régime, elle apparut d'abord oralement, dans la rue, avec des manifestations et des grèves non réprimées, et surtout à la télévision, avec l'émission "La table ronde", où tous s'exprimaient librement. Voici, par exemple, des extraits d'une discussion de fin décembre 89 entre des représentants des syndicats officiels et de la Fédération Nationale du Travail "Podkrepa" (aujourd'hui confédération, donc CNT en abréviation, sans référence à autre chose) :

"(CNT) Nous avons proposé une grève politique, qui voulait dire que si elle était de deux heures et si les revendications étaient satisfaites, ces deux heures étaient récupérées; si la grève était d'une journée, on le récupérait de même."

"(Synd. offi.) En ce moment, une scission a lieu dans Solidarnosc avec une baisse importante des effectifs. Aussi Lech Walesa est maintenant obligé de passer de l'autre côté de la barricade et de faire appel à d'autres positions. L'alternative qui se pose à nous est : être indifférents vis à vis du Pouvoir ou rester neutres. Nous avons décidé qu'en restant neutres, nous trahirions les intérêts que nous avons cités -dans le travail, la société, l'économie de nos adhérents, qui sont, je continue de le penser, des millions. Et nous avons décidé de ne pas être un parti et un mouvement politique, mais dans le combat actuel, de présenter des revendications politiques."

"(CNT) Oui, mais il y a une contradiction : vous voulez démocratiser la société en défendant le parti, qui a créé, renforcé et développé le système totalitaire qui règne encore et qui doit commencer à être démantelé. Je vois là une sérieuse contradiction, et elle va certainement vous empêcher de défendre les véritables intérêts des travailleurs."

"(Synd. offi) Vous avez raison. C'est une contradiction contre laquelle, pour ainsi dire, nous nous cassons la tête. (nous discutons, personnellement je pense que le modèle stalinien soviétique nous a été imposé). Mais c'est ma vision théorique et je ne peux l'imposer à l'organisation que je représente, ce ne serait pas juste."

"(CNT) (le secrétaire général du PC balancé) est resté au pouvoir 35 ans selon moi, et à aucun moment il n'a menacé les intérêts de cette classe -la bourgeoisie rouge- et il lui a toujours donné la possibilité, outre ses privilèges, de faucher tout ce qu'elle pouvait et voulait."

"(Synd. offi..) Oui, pour la nomenclatura, je suis d'accord avec vous. Je voudrais simplement ajouter : nous voulons un régime humain, l'égalité des droits, etc, et le commentaire de beaucoup de gens est : vous n'êtes pas différents de "Podkrepa", et ma réponse est la suivante. Ceux qui nous poussent maintenant à nous affronter l'un l'autre sur s'il y aura le capitalisme ou le socialisme, démocratique ou une sorte d'autre capitalisme, sont les mêmes qui cherchent à canaliser l'énergie du peuple dans de tels affrontements, au lieu de nous mettre à changer réellement la société." (2)

L'opposition se forma autour de deux pôles : la radio de la CIA à Munich et Jeliou Jelef, qu'il faut brièvement définir. Depuis des années, la radio en bulgare était modérée dans ses critiques, bien que dirigée par Vladimir Kostov, ex-journaliste de l'agence de presse bulgare à Paris et auteur du "Parapluie bulgare". En 1988, un couple de journalistes bulgares travaillant à Munich rentra en Bulgarie (au bout de 7 ans) et dénonça dans la presse du pays leurs collègues en donnant leur vrais noms, une belle opération du contre-

espionnage bulgare ! Le plus curieux est que pendant l'été 89, la rédactrice principale Uzumova visita le pays pour faire des interviews pour radio Munich, sans être inquiétée. Donc aussi bien la CIA que le régime préparait le changement (ce qui explique que le procès de l'ex-chef de l'état ne soit toujours pas fait).

Quant à Jeliou Jelef ("philosophe (...) travaille à l'Institut de l'Académie des Sciences dans le domaine de la théorie de la culture"), il dit de lui même en janvier 89:

"Cela fait plusieurs années que je suis à l'index. Il y a 25 ans, j'ai écrit un livre sur la définition philosophique de la matière dans lequel je me suis permis de critiquer Lénine. A cette époque-là, la perestroïka n'était pas encore à la mode; j'ai été exclu du Parti, puis assigné à résidence pendant 10 ans dans le village natal de ma femme. Un essai sur la dialectique, que j'ai écrit dès mon retour, a permis ma réhabilitation" (J'ai écrit) "L'analyse structurelle du fascisme en Allemagne, Italie et Espagne" Ce livre a été publié seulement en 1984 (un scandale, trois rédacteurs de la maison d'édition licenciés et condamnés, des exemplaires pas encore vendus saisis) Cette analyse structurelle mettait tout simplement en évidence trop de ressemblances entre les régimes fascistes et notre système ! "(3)

Autrement dit, Jeliou Jelef est resté si proche du Parti, qu'il a republié et retravaillé dans la culture, en se forgeant une petite expérience d'opposant. Sa montée, comme leader de l'opposition (et actuel président) alors que des dizaines de personnes sont aussi capables, vraiment anti-marxistes et ont fait des années de prison, ne présentait et ne présente pas de danger pour le PC, et encore moins pour l'URSS.

II La pseudo-démocratisation en marche

Deux points permettent de dater l'apparition de l'opposition dans la presse :

Janvier 90, publication de la Charte des droits de l'homme -non censurée- dans "Rabotnitchesko Delo" et "Vetcherni Novini" 12 février 90, N°1 de "Demokratsia". Le premier numéro vaut la peine d'être commenté : aucune définition sérieuse du concept de démocratie, réception de James Baker, représentant de Bush, par l'opposition sans une allusion critique à la démocratie made in USA, publication de la déclaration constitutive de l'Union des Forces Démocratiques (PS, radicaux, Podkrepa, etc). Les points de cette déclaration sont présentés en vrac, mais trois contradictions apparaissent. D'abord "Les fascistes, les staliniens, les racistes, les chauvinistes et les revanchards ne peuvent appartenir à l'Union", sur quels critères définir un stalinien ? Son passé (mais

qui n'a pas fricoté dans ce régime ?), son présent (mais personne n'ose défendre Staline, à la différence de l'URSS). "Revanchards", dans le contexte, semble désigner ceux qui veulent s'attaquer aux communistes, ce qui est curieux, mais fidèle au comportement de Jelef. Ensuite, on remarque l'absence de mention de respect ou de protection des ethnies, alors que les musulmans bulgares de culture et turcs de culture ont subi depuis 84 cinq ans d'apartheid à la sud-africaine. Cette position clairement raciste a amené la constitution d'un parti turc, qui a ses propres députés, et donc renforce la ségrégation. Enfin, il est question d'autogestion dans le domaine universitaire, mais pas du tout dans le travail ou les institutions. Gorbatchev et l'URSS vont beaucoup plus loin sur ce plan.

L'apport vraiment nouveau de l'opposition a été des témoignages sur le "goulag bulgare", que le régime a suivi en accentuant la responsabilité de l'homme fort du passé : Mirtcho Spassof. Personnage secret, personnellement pas un mauvais bougre (j'ai des preuves dans ma famille), en poste comme chef de la sécurité depuis 1944 jusque vers 1975, mais très capable comme organisateur (répression du putsch militaire de 1965) et reconnu comme tel (le chef de l'Etat se déplaçait pour le saluer dans une réception, mais pas Spassof), assez brusque (il lui arrivait de flanquer une paire de claques à un général pendant une discussion et l'autre ne pipait mot), c'était un homme typique du régime, comme ceux d'aujourd'hui. Et c'est le drame du pays qui fait que personne ne bouge trop, car indépendamment du fait que les mêmes cadres sont dans les mêmes postes dans 98 % des cas, et je suis modeste, en dehors donc de la peur, il y a la réalité qu'il est difficile d'éreinter publiquement bidule chose alors qu'il nous a aidé par voisin, ou cousin interposé. Personne n'est vierge, tout le monde a dépendu à un moment ou à un autre d'un membre de la nomenklatura, et au cas où on l'attaquerait, il ne manquerait pas de dénoncer telle ou telle combine qui ternirait la toute nouvelle image de marque des nouveaux ou vieux opposants. Des exemples délicats sont faciles à trouver : la nièce de tel anarchiste exilé n'avait pas perdu son travail, alors que d'autres dans le même cas ont raté leur vie, la fille et les petits-enfants d'un autre anarchiste exilé ont fait des études, sont entrés dans le Parti, chose inimaginable dans d'autres familles anarchistes. Tout cela a eu lieu grâce à des amitiés locales, familiales, des écarts moraux, etc.

La préparation des élections a été faite pour éviter de les gagner, grâce à l'ineffable Jelef. "Demokratsia", mis à part la caricature donnée, a rempli ses colonnes d'articles brefs, sans envergure. Aucun projet de réformes sociales correspondant aux points de l'Union des Forces Démocratiques, aucune analyse réelle du scrutin en Roumanie (N°81, 27 mai). Pourtant, les élections eurent lieu dans un climat semblable : pression dans les campagnes, rumeurs sur la suppression des retraites avec l'économie de marché et le développement vitesse grand V du chômage. L'incomparable Jelef accepta les résultats (en 305 47% pour le PC, 36% pour Jelef, 8%

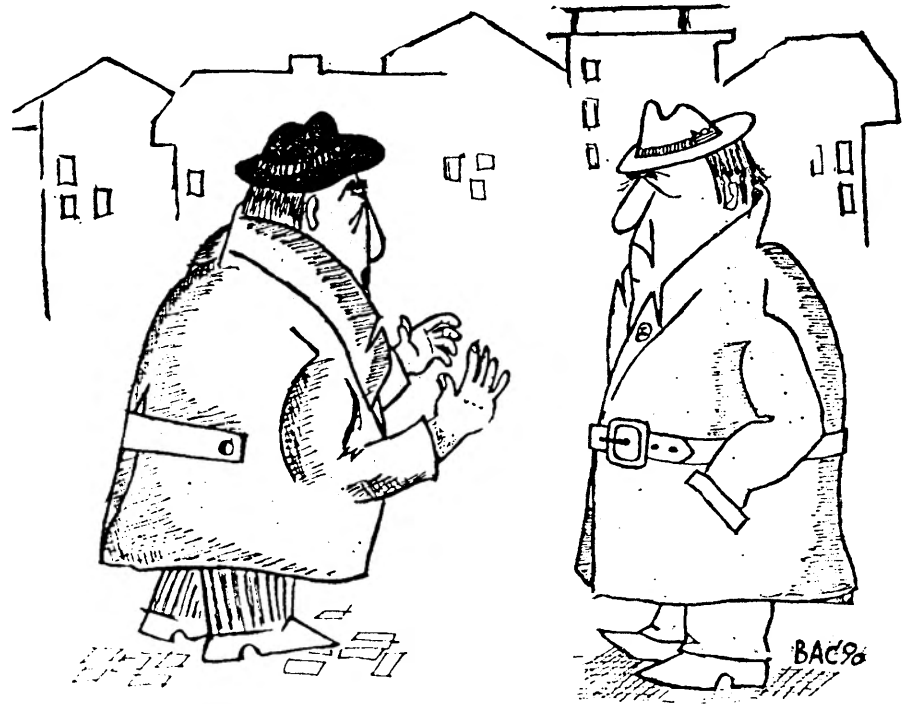
pour les agrariens et 6% pour les Turcs, Jelef ayant tout fait pour saborder une union turcs-agrariens et son groupe) comme une "victoire (...après une campagne de) huit mois" face au "pouvoir centenaire (sic) du PC". Pourtant Jelef critiquait aussi, plus tard les manipulations sur "les retraités, les militaires, les paysans, les fonctionnaires. Les gens ont été épouvantés, forcés par tous les moyens de la machine étatique aux mains du PSB -ex PC-" (4)

On peut remarquer que les étudiants ont réussi un coup fameux pour effacer les manipulations permettant de l'être dans un tel régime, avec l'enregistrement vidéo de Maldenov, provoquant son départ (énervé par une manif, il déclara en décembre "Le mieux, c'est que les tanks arrivent") (5).

difficilement classable (7). S'ils ne sont pas dans la nomenklatura, pas mal de lecteurs en ont le standing (8). Notons que le silence est complet sur les personnes encore en prison et sur les indemnités à verser à ceux qui ont souffert du régime. Leur position est d'exiger que le PC leur verse des dédommagement, et non pas l'Etat, puis que c'est aux communistes de payer et non aux citoyens.

Quant à la crise actuelle, il serait facile de l'attribuer à la gabegie du régime. En fait, la production et les exportations continuent, et le korekom -magasins en devises de produits occidentaux- est aussi abondamment fournis, les prix y sont trois fois moins élevés qu'en Grèce pour beaucoup d'articles, d'où des trafics étonnants. Il est vraisemblable que les pontes

Васил ВАСИЛЕВ



И к'во сега? Прибраха ни pistolетите!
Нема да се плашим! Ще раздават чадъри!

— "Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Ils ont repris nos pistolets !"

— "T'en fais pas ! On nous distribuera des parapluies !"

"Demokratsia" N°55, 27-IV-1990

Deux points pour finir cette partie : les lecteurs de "Demokratsia" et la crise des biens de consommation. J'ai été surpris par la teneur des petites annonces de certains numéros (6) qui contiennent des petites annonces, donc de lecteurs à lecteurs. 182 proposent des achats de terrains, de maisons ou d'appartements, dans 32 cas le règlement se fait avec des voitures -souvent occidentales- et parfois en liquides. Quant on sait que l'achat d'un studio représente environ dix ans du salaire moyen, on voit le niveau social. Si on ajoute 24 annonces de ventes de voitures et de chiens et 26 liées à l'entretien de la maison et aux magnétoscopes, on obtient 241 annonces sur 305, 79%, liées au luxe, le reste étant

du régime actuel - les mêmes qu'avant- amassent les devises sur leur compte en banque à l'étranger (9), en attribuant à la nécessaire adaptation aux lois du marché les difficultés actuelles. Ce faisant, ils gagnent à la fois pour leur poche et politiquement, puisqu'une partie des gens va regretter le passé communiste.

III Les libertaires apparaissent

Les anarchistes ont souvent comparé la force de leur mouvement à la CNT en Espagne, et dans certaines régions ce ne fut pas faux. Témoin, la conférence-congrès du 19 et 20 mai 1990 à Kazanleuk, avec 150 participants, des autocars avec des drapeaux noirs et

rouges. Il est difficile de se rendre compte de la réalité des débats (on peut laisser de côté le compte-rendu du "Monde Libertaire"). Lémigration de la FACB, divisée en deux tendances (majoritaire de Konstantinof et minoritaire de Vakanski), envoya deux délégués qui ont commencé à dénigrer un célèbre anarchiste décédé en exil, d'où réaction de sa fille dans la salle. Une fédération de jeunes libertaires a lancé une manifestation à Sofia en juin, bien que son existence n'apparaisse pas. Les projets ne manquent pas. Mais les liaisons avec les anarchistes des autres pays de l'Est, et de Grèce et Turquie ne sont pas claires. La bonne volonté ne manque cependant pas, comme un projet en cours d' "Encyclopédie anarchiste", à partir de la biographie détaillée des militants.

Comme à chaque période de fracture les idées libertaires trouvent des sympathisants, témoin cet article de l'universitaire Ivan Kaltchef (qu'enseigne-t-il et comment ? mystère) "Bakounine contre Marx" (10), assez bien informé.

Il est certain que la réalité de la présence des forces traditionnelles du régime : les 100 000 (le chiffre exact est inconnu) membres de la Sécurité d Etat sont toujours payés, l'armée est intacte, etc, les structures du Parti, tempèrent l'optimisme. On peut ajouter que la défaite électorale, la crise (11), accablent les habitants. Les plus de 60 ans parlent ouvertement de leur future mort de faim cette année et les jeunes cherchent à émigrer. Selon les rumeurs, il y aurait 80 000 cadres émigrés (surtout au Canada) depuis novembre 89 et 150 000 départs au total. Un constat négatif, mais significatif, de l'état du pays, du moins pour ceux qui n'ont pas le niveau financier de la nomemklatura et de certains lecteurs de "Demokratsia".

➡ Martin Zemliak (9 août 1990)

- 1) Obscur fonctionnaire du parti à Lom, Mladenof se retrouva ministre des Affaires Etrangères, après la mort-assassinat du ministre en place, en 1971.
- 2) "Rodolubie" avril 90.
- 3) "Nouvelle Alternative" N°13 mars 89.
- 4) "Demokratsia" N°100 15 juin 1990.
- 5) - idem.
- 6) N°36, 52-55, 65, 83.
- 7) Deux annonces typiques : -dame cherchant mariage et départ à l'étranger; -X veut un prêt de 10.000 leva pour un an et propose 40% d'agio.
- 8) Une publicité caractéristique : Balkantouriste propose une nouveauté : 2 semaines en Crète pour 1 . 800 leva.
- 9) On parle de centaines de milliers de dollars pour les familles des ex -ministres.
- 10) "Demokratsia" N°14, 15-VI-90.
- 11) 20% d'augmentation des produits alimentaires -du reste presque impossibles à trouver- à partir de la mi-août; annonces de restrictions d'électricité et de chauffage pour l'hiver 90.



F O R M U L A I R E D ' A B O N N E M E N T

Abonnement 1 an (5 numéros):	90 francs
Abonnement 2 ans (10 numéros):	170 francs
Abonnement 2 ans de soutien:	300 francs (ou plus)
souscription: francs

NOM..... PRENOM.....

ADRESSE.....

CODE POSTAL..... VILLE.....

A retourner à IRL, 13 rue Pierre Blanc 69001 Lyon – chèque à libeller à IRL CCP 4 150 95 N LYON

CRISE,

FRACTURE

Ce dossier de la revue espagnole "Archipiélago" (1) cadre avec l'actualité, bien que rédigé durant l'été 89 et publié en 1990. Et on est en droit d'en profiter pour voir la valeur des hypothèses face aux ruptures en cours à l'Est.

La première constatation est le manque d'éléments économiques, ou simplement écologique, liés à la situation actuelle. Les analyses sont du domaine psychologique ou philosophique, douze au total, de longueur fort diverse, avec une majorité d'auteurs externes à la revue ou traduits (Stirner, Foucault, Ekeland, Castoriadis, W.A. Gamson, Lopez Adan "Beltza" - écrivain basque -).

"Adieu à la révolution et ... vive le grand chambardement" de Tomas Ibañez entame le dossier, et rappelle un de ses articles dans "Le Monde Libertaire" dans les années 66-67, mais l'argumentation est plus solide. La conception défendue ici est la contradiction entre la nécessité de la révolution et sa réalisation. "Les milliers de morts quotidiens qu'entraîne notre système social actuel, les innombrables souffrances et humiliations qu'il provoque à chaque instant, l'injustice permanente qu'il fait régner, ne nous laisse pas d'autre alternative que de combattre pour la révolution" (p.19). Si cette finalité est admise, les freins moraux ne sont plus de mise : "En effet, à quoi servent les justifications et les craintes si le résultat obtenu signifie réellement la fin de la barbarie ? (...) Si l'on croit en la possibilité d'un projet libertaire, alors il faut renoncer à tout ce qui pourrait y faire obstacle et, en particulier, à l'ensemble des valeurs libertaires, car ces deux ensembles se nient mutuellement. Le fait de n'avoir pas saisi cette incompatibilité radicale a ouvert durant presque un siècle, une profonde brèche entre les pratiques concrètes et l'idéologie avancée par les libertaires" (p.20).

Et dans le paragraphe suivant, Ibañez précise sa pensée : "Les activités pratiques et les productions symboliques de ceux qui refusent le système social actuel peuvent, éventuellement, déclencher une révolution mais jamais en tant que résultat conscient, rationnel et délibéré d'un militantisme programmé pour ce faire." Ibañez a tort de ne pas s'appuyer sur l'expérience historique,

voire sa propre expérience militante, qui illustrerait bien mieux ses affirmations. Ainsi les notables de la CNT ont tour à tour justifié la collaboration gouvernementale, puis l'ont honni (soit par manque de ministres, soit par anarchisme subit). Ou, en 1968, certains prônaient le tiers-mondisme à fond la caisse (Cuba, Vietnam, etc), voire la révolution anarchiste en Espagne, et se sont retrouvés en mai-juin 68, dans un mouvement plus intense, bien que sans mitrailleuse et poteaux d'exécution.

Après ce que Ibañez aurait dû écrire, voyons ce qu'il propose : la complexité accrue de la société provoquent des nuisances incontrôlables, du fait que les scientifiques sont de plus en plus cantonnés dans des domaines limités, et que l'informatique globalise les données et la prospective (Tchernobyl étant un des exemples en cours).

Aulo Casamayor (spécialiste bien connu de la CNT) avec "Sur la signification actuelle de la science marxiste et de l'éthique bakouninienne de la révolution" exécute sans ménagement, ni d'atténuation par Engels ou Lénine, la pensée de Marx. Elle est à ranger parmi les "utopistes que lui-même avait tellement combattus et outragés" (p. 31).

Je passe sur un certain nombre d'articles pour aborder "Le legs de Goffman à la sociologie politique"(1 partie). Il s'agit d'un sociologue nord-américain, décédé au début des années 80, qui sympathisa avec les mouvements de contestation des années 60, mais qui, bien avant, posait le problème du comment de la prise de conscience des différences sociales. Il travaillait à partir de petits groupes pour y étudier les phénomènes d'accord, désaccord, de leader, etc. L'auteur -W.A. Gamson- rapproche cette pratique de celle d'autres chercheurs, comme Milgram, à propos du pouvoir (application de prétendus électrochocs à un mauvais étudiant -un acteur- par un sujet pris dans un groupe non prévenu, et dont les conséquences seraient souvent mortelles si la réalité était respectée).

Une étude traduite du basque aborde 1789 et la centralisation-imposition de la culture française, en niant les autres ethnies. Il règne un consensus entre les "réactionnaires et les progressistes, les bourgeois et les communistes (sauf exception)" et l'auteur cite Kropotkine.

Un dialogue avec Garcia Calvo -"Le sens commun contre l'Etat"- illustre des notions fondamentales de ce penseur très officiellement libertaire. Le temps, l'Histoire ne sont qu'une projection du passé sur le futur, une manipulation pour imposer de fausses valeurs (soit le marxisme léninisme, soit l'évolution de la société de consommation et l'échec de la révolution). Mais les confrontations de Garcia Calvo avec le public lors de ses nombreuses prises de paroles, lui permet de dire que, face à la masse, le peuple existe; face aux idées éparses, la raison demeure.

Un long article de Castoriadis, "Pouvoir, politique, autonomie" (1987), clôt le dossier en développant à travers des classiques de la philosophie, des idées plus ou moins proches de l'autonomie dans le sens libertaire. Une suite indirecte est donnée par une évocation et une interview de Daniel Guérin, qui donne un aspect plus émotionnel et humain.

Il est évident que ces considérations ne sont qu'un jalon à continuer pour mieux éclairer la prise de conscience d'opposition à un pouvoir unanimement accepté. On n'y voit pas le phénomène de craquement de l'Est, avec son double processus de manipulation d'en haut et de réactions timides à la base. Mais attendons la suite ...

Frank Mintz

(1) "Archipiélago, cuadernos de crítica de la cultura" apartado de correos 174, 08860 Castelldefels (Barcelona). Le dossier du N°1 critiquait le discours en général, et les N°2 et "le poids de la justice", avec des contributions intéressantes et dans un sens souvent libertaire.

87

REVOLUTION...

Anti-Spécisme

Cela fait plus de trois mille ans que la libération des animaux est au fond des consciences, petite flamme ignorée qui ressurgit parfois quand les humains en ont le courage. En attendant, rien qu'en France, trente êtres conscients, capables de souffrance et de plaisir, sont égorgés chaque seconde dans nos abattoirs et nos fermes, ou étouffés vivants dans nos bateaux de pêche.

De même que nous avons tous entendu parler de la démocratie athénienne, où tous, absolument tous, tous les hommes libres étaient égaux, parmi peut-être neuf dixièmes d'esclaves, et de femmes, les anarchistes français modernes rêvent d'une société, ou d'une non-société, peu importe, où tous, absolument tous, tous les humains seraient libres, de leurs relations, de leurs activités économiques, d'égorger leur lapin quand ils le désirent, où ils le désirent. Cela ne m'intéresse pas.

Toute exploitation est une exploitation dans la chair. L'usine, c'est connu, dévore le corps de l'ouvrier. Le patron le traite comme du bétail. La quasi-totalité du vocabulaire que les humains utilisent pour désigner la violence et le mépris fait référence à comment ils se comportent envers les autres animaux. A croire que cela les obsède. Et comment cela ne les obséderait-il pas, vu combien ils tiennent, combien ils s'accrochent, tous les jours, à ce privilège, cette "conquête", de voir dans leur assiette le lambeau du corps d'un objet de consommation ?

Que fait donc la lutte de libération des animaux dans les préoccupations de quelques anarchistes en France ? N'y a-t-il pas Brigitte Bardot pour cela ? La libération des animaux sert-elle la lutte contre l'Etat, ou contre le capital ? Peut-être pas. Tolstoï a bien dit que "tant qu'il y aura des abattoirs, il y aura des champs de bataille". Mais la lutte contre l'oppression dont les animaux sont l'objet sert l'intérêt des animaux ; cela suffit. Ce n'est pas une tactique, c'est un but.

Cette lutte de libération, pas plus que celle des femmes, ou la lutte anti-raciste, n'est spécifiquement anarchiste. Et les anarchistes français d'aujourd'hui n'y sont que peu engagés, comme, il y a cinquante ans, l'anar typique était homme, macho, et fier de l'être, et comme, il y a un siècle, on pouvait être anar et antisémite, ou communiste et mépriser les Kanaks.

La plupart des "mouvements de défense des animaux" en France sont de droite. En soi cela ne change rien à la justesse de leur cause. Mais en réalité, ils ne dénoncent que la vivisection et autres corridas... et s'abstiennent bien de mentionner la viande. Les anarchistes aussi mangent leur viande, et dénoncent la vivisection : plus facile, c'est l'autre le méchant.

Oui, c'est votre saucisson que je remets en cause ici. Vous pouvez parler de non-violence, ou de rapports fraternels et non hiérarchiques, ou simplement de considération pour les autres, tout en mangeant de la viande ; selon Ghandi, vous serez alors "des fumistes". La seule justification de votre saucisson, c'est le rapport de force que vous avez et dont vous profitez aux dépens d'un autre animal. Vous pouvez dire que le carnivorisme est naturel, je ne le contesterai pas : cela m'est égal, tout comme de savoir si le sexisme ou le racisme ou la guerre sont naturels. Nous n'avons pas à démissionner en invoquant Dieu ou Nature.

Tout cela est banal pour des millions de gens d'autres pays ; pourtant, je crains d'étonner les lecteurs français. J'ai choisi le commentaire de lecture ci-dessous, traduit d'une revue anglaise, pour faire le lien avec les luttes que vous connaissez déjà.

David

La comparaison redoutée : l'esclavage des humains et l'esclavage des animaux.

A propos du livre *The Dreaded Comparison : Human and Animal Slavery* de Marjorie Spiegel

"Je connais le sentiment de l'oiseau enfermé dans sa cage", écrivait Paul Dunbar, fils de deux esclaves fugitifs, dans un poème nommé *Sympathy* qui introduit cette "comparaison redoutée" entre l'esclavage des humains et celui des animaux. C'est une comparaison que nous fuyons, que nous ne voulons même pas envisager. Et, nous suggère Alice Walker (l'auteur de *The Color Purple*) dans sa préface, nous la fuyons tout particulièrement lorsque nous sommes descendants d'esclaves, ou d'esclavagistes, ou des deux. Pourtant ce livre n'en est que plus puissant par le témoignage qu'il apporte d'esclaves et de descendants d'esclaves qui ont exprimé fortement leur communauté de souffrance avec le reste de la création opprimée, en déclarant que seuls ceux qui se sont laissés séduire par la propagande des oppresseurs s'offusquent de la comparaison avec un compagnon de souffrance. La cruauté, comme la compassion, est indivisible. Aussi indirect que puisse être notre rapport à l'esclavage, nous vivons tous dans une société qui en a tiré profit. C'est cette complexité que nous évitons de voir tout comme nous ne voulons voir en face notre responsabilité dans les souffrances infligées par notre société à des créatures sensibles dans le but de produire de la nourriture, de protéger notre santé, et de nous distraire. Marjorie Spiegel nous met mal à l'aise en montrant clairement notre implication dans l'esclavage des humains comme dans celui des animaux, en argumentant puissamment, avec érudition, qu'il est pertinent d'en faire la com-

paraison.

Nous définissons le racisme comme une croyance, justifiée par certaines différences, en la supériorité d'une culture par rapport à d'autres, et comme un système de gouvernement et de société qui met en œuvre un droit pour la race supérieure d'exploiter et de gouverner les autres. Certains définissent le "spécisme" comme une croyance, justifiée par certaines différences, en la supériorité d'une espèce par rapport à une autre, et comme un système de gouvernement et de société qui met en œuvre un droit pour cette espèce supérieure d'exploiter et de gouverner les autres.

Les défenseurs du spécisme se ruent pour mettre en avant le fossé infranchissable, qui selon eux, séparerait les humains des animaux, censé justifier le traitement cruel et insensible que nous infligeons aux animaux, tout en rendant impensable un tel traitement envers des humains dans le cadre d'une société civilisée. Les mêmes fausses justifications servent d'ailleurs aussi en défense de l'esclavage. Selon les propriétaires d'esclaves, les Noirs étaient irrationnels, et souffraient moins quand on les séparait de ceux qu'ils aimaient, car leurs sentiments étaient primitifs et grossiers. Beaucoup supposait qu'ils étaient moins sensibles à la douleur que les Blancs civilisés. Tout comme les animaux, ils n'avaient pas les qualifications requises pour qu'on dût les respecter. Le point de vue défendu n'est pas que les formes prises par les oppressions des Noirs et des animaux soient identiques, les

deux affaires sont très différentes, mais seulement que ces deux oppressions ont quelque chose en commun. Elles partagent la même relation entre oppresseur et opprimé. Les racines de cette relation sont profondément ancrées dans notre esprit et notre culture.

Pour les premiers colons, face à une nature qui leur apparaissait sous un jour sombre et menaçante, ce devait être un acte presque sacré que de la soumettre, ensemble avec les animaux et les sauvages qui l'habitaient. C'est ainsi que nous avons créé la "civilisation". Ce livre énumère les résultats de ce processus de civilisation, en comparant ce qui arriva il n'y a pas si longtemps que ça aux esclaves noirs avec ce qui arrive aujourd'hui aux animaux : le marquage au fer rouge et les ventes aux enchères, l'horreur du transport auquel un grand nombre ne résistent pas, la séparation des enfants d'avec leur mère, les châtiments corporels, les chaînes et le travail jusqu'à épuisement.

Marjorie Spiegel dénonce comme absurdité patente l'idée selon laquelle une forme d'oppression serait pire qu'une autre, ou devrait être traitée en priorité, l'autre étant ignorée. L'oppression continuera à exister aussi longtemps que certains humains ressentiront qu'ils ont à défendre leurs droits en mettant quelqu'un d'autre sous eux.

Judith Hampson
New Scientist, 20 janvier 1990

Castoriadis : Que périsse le consensus !

Les intellectuels ne servent à rien, «à moins qu'on ne les récupère», disait Barthes. Cornelius Castoriadis, philosophe, psychanalyste, infirme le théorème. La gauche l'a appris à ses dépens, après la guerre, lorsqu'il fondait, avec Claude Lefort, «Socialisme ou Barbarie», pour une critique rigoureuse du totalitarisme. Voici les quatre vérités d'un empêqueur de penser en rond.

Qu'est-ce qu'un intellectuel ?

Castoriadis: L'intellectuel dont nous parlons est celui qui dépasse sa spécialité et s'efforce d'exercer une fonction critique à l'égard des représentations et de l'organisation de sa société. Il est donc, qu'il le sache ou non, du côté de la philosophie car la vraie philosophie est liberté de la pensée, donc critique. Ce type d'individu n'a pu apparaître qu'avec une rupture -la mise en question de la société par elle-même- celle qu'introduisent dans l'Histoire la Grèce ancienne puis l'Europe occidentale. Nos institutions sont-elles justes - qu'est-ce que la justice? Notre image du monde est-elle vraie - et qu'est-ce que la vérité? A de tels moments surgissent les philosophes grecs -Socrate en est l'illustration la plus éclatante- ou encore Montaigne, Descartes, Lessing, Kant. Cette mise en question, cette interrogation sans fin, ne saurait être l'œuvre d'un individu isolé; le serait-elle qu'elle serait complètement étouffée. Elle est toujours allée de pair avec un mouvement de la société critique envers l'ordre établi, le pouvoir et les idées dominantes. A présent, nous nous enfonçons dans le conformisme, l'adoration de ce qui est, la sanctification du fait accompli, le fétichisme de la «réalité». Aux portes du temple de la pensée on a accroché. «Embrassons-nous, Folleville». Rien d'étonnant si, dans la mélasse de la réconciliation générale, les intellectuels critiques deviennent rarissimes, et si ceux qui subsistent prêchent dans le désert.

Vous y allez fort. On ne va pas, quand même, regretter la mort des idéologies ?

Mais l'époque est dominée, de part en part, par une idéologie, celle de la réconciliation du «ne secouez pas le bateau», du «chacun à sa place». Cette idéologie gazeuse est plus puissante que jamais, et elle réussit, autant qu'une répression, à rendre inaudibles la pensée et les voix critiques. Jésus disait aux apôtres «Vous êtes le sel de la terre. Et si le sel devient insipide, avec quoi salera-t-on?». Socrate se comparait au taon qui est là pour réveiller le grand cheval de la Cité. La piqûre du taon fait mal, le sel brûle sur les plaies. Aujourd'hui, critiquer passe pour une agression. Rappelez donc à quelqu'un qui dit noir qu'avant hier il disait blanc on vous traitera de flic de la pensée. On célèbre l'empire du vide on se met à genoux devant la «réalité». Et c'est quoi? Le programme de la télé d'hier soir? Depuis des décennies, la

couverture théorique de ces attitudes a été fournie par Heidegger, proclamant la «fin de la philosophie». Ses épigones glorifient la «pensée molle» (sic), ou le postmodernisme, à savoir le parasitage généralisé du passé, toutes époques confondues. Mais la fin de la philosophie signifierait la fin de la liberté. Je philosophe, cela veut dire j'ai décidé de penser par moi-même et librement. Je cherche ce qui est ou me paraît -et périssent l'église, l'Etat, les universités, les médias et le consensus.

Cette critique, d'autres la font aussi, vous ne pouvez le nier?

Sans doute. Sauf que la plupart du temps, ils dénoncent les fruits, non pas l'arbre et les racines. Pourquoi? Parce que, même pour ceux qui ne connaissent pas, Hegel et ses grands diktats règnent toujours : «Tout ce qui est réel est rationnel», «Tu ne seras pas meilleur que ton temps». Transportons-nous donc en Allemagne ou en URSS, vers 1933-1934, pour voir ce qu'il en est. Le pauvre Heidegger était hégélien, à cet égard : il n'était pas meilleur que son temps. Autant pour la gauche, qui avait choisi, naguère, «d'avoir tort avec Sartre». Ils préféraient surtout, Sartre le premier, avoir tort avec Staline : la loi et l'ordre «révolutionnaires», quel rêve ! Lorsque j'ai commencé mon travail en France, après guerre, l'idéologie dominante des milieux de gauche était un marxisme-communisme avec diverses variantes. En face le conservatisme de la république libérale, idéologiquement inconsistant, dont la critique n'était plus à faire. Je me suis orienté vers la critique du stalinisme, parce qu'il représentait une menace terrible, qu'il truquait tout, qu'il détournait vers un projet totalitaire les forces qui auraient pu œuvrer en faveur d'une autre société. Quand on fait de cette période un duel Sartre/Aron ce n'est qu'une mythologie fabriquée. Comme s'il était impensable qu'on ait pu avoir raison contre Sartre et contre Aron. On oublie qu'ils étaient chacun le champion d'un ordre établi, même si un de ces ordres peut sembler «moins pire» que l'autre. Après Prague, la diffusion de la vérité sur le goulag, sur le Cambodge, le grand public a fini par reconnaître ce que, de 1948 à 1968, nous avions été une poignée à répéter, envers et contre tous. Par ce phénomène de balancier bien connu dans l'Histoire, les gens raisonnent comme si les horreurs du goulag validaient le conservatisme libéral : si vous essayez de changer quelque chose, nous allons sombrer dans le totalitarisme -sophisme lamentable. Que le citoyen sigma, pris dans la ronde boulot/gadget/télé, s'accommode tant bien que mal de la situation existante c'est déjà lourd. Mais ce qui donne froid dans le dos, c'est de voir des gens très intelligents, très informés parler comme si nous avions atteint la fin de l'Histoire, comme s'il était devenu indécent criminel même, d'avoir un projet politique. La république libérale serait «la forme enfin trouvée», sinon le meilleur des mondes, en tout cas le moins mauvais des mondes

humainement possible, l'humanité ne saurait rien donner de plus. La politique est devenue simple gestion des affaires, et la «philosophie politique» se réduirait à la défense des droits de l'homme.

Qui représentent cependant les principes de la démocratie ?

Principes incontestables, certes, mais incomplets, insuffisants qui ouvrent des questions cruciales, sur lesquelles on jette un voile pudique. Que signifie l'égalité entre Mr Bouygues et le balayeur municipal ? Où est l'égalité économique et politique des femmes? Que signifie ma liberté lorsqu'une foule de décisions capitales me concernant sont prises sans ma participation et à mon insu - y compris celles qui portent sur la paix ou la guerre ? La France est gouvernée par une oligarchie inamovible (qui se renouvelle individuellement) de 2000 à 3000 personnes; ce qui fait 0,01 % des citoyens. Les élections départementales, en fonction de la démagogie qui nous sert, les fractions rivales de cette oligarchie. Les droits de l'homme, en aucun cas ne peuvent tenir lieu de projet politique. Le discours fondé sur eux ou sur la «démocratie» prétendument réalisée ici et maintenant masque le trou noir au cœur de la société, la crise jamais nommée, les dix volcans sur lesquels nous vivons, la disparition de l'imagination politique.

Que faire selon vous ?

La situation présente n'est pas le résultat d'une manipulation, d'une conspiration visant à abrutir les populations. Le fait est qu'elles veulent l'être. Or cela, il faut le dire. De même, il faut dénoncer la chute énorme de la qualité, de la rigueur dans tous les domaines. Il faut créer des îlots de résistance contre la corruption et la lâcheté, contre le n'importe quoi qu'on imprime et qu'on diffuse, contre l'erreur qu'on donne pour la vérité, la perte de mémoire, l'oubli, devenus traits structurels de la société contemporaine. Désigner du doigt les faux-monnayeurs, les opportunistes, les tourne-casaques. Même s'il ne se trouve, dans le monde, que dix jeunes pour l'entendre, dont un Caracas, un autre à Tokyo, c'est décisif. Mais, comme dirait la duchesse de Guermantes, la qualité d'un homme est définie non par les salons qu'il fréquente, mais par ceux qu'il refuse de fréquenter.

Propos recueillis par

☞ Sylvaine Pasquier

Texte reproduit d'*Alternative Libertaire* n°121 de septembre 1990.

mesure, démesure

Dans son roman *The Secret Agent* (1907), Joseph Conrad met en scène un groupe de terroristes qui entendent déstabiliser le pouvoir en le frappant en plein cœur : ils feront sauter l'observatoire de Greenwich, site du méridien zéro depuis 1891. Lorsque Marcel Camus adapte le roman de Conrad pour la télévision française en 1982, il situe l'action à Paris : la cible des révolutionnaires est alors le mètre-étalon de platine, déposé depuis 1889 au Bureau international des poids et mesures. L'observatoire de Greenwich sert non seulement à calculer latitudes et longitudes : c'est aussi lui qui nous "donne" l'heure exacte. Si la balance est l'instrument métaphorique de la justice, le mètre étalon et l'heure exacte sont-ils des instruments métaphoriques de la domination ?

L'unification des poids et mesures et leur détermination centralisée sont allées de pair avec l'apparition des pouvoirs centralisés. Au XVI^{ème} siècle déjà, à l'occasion de la réunion des Etats généraux, Jean Bodin déclarait : "Les législateurs, qui recommandaient au peuple de n'avoir qu'une forme de poids, balances et mesures, lesquelles fussent encore justes, ne l'entendaient simplement des artificiels servant à la distinction des choses qui entrent en commerce mais aussi le voulaient rapporter aux mœurs et actions, qu'un chacun doit à bien composer, peser et mesurer, qu'il puisse être juge de lui-même... La monnaie est l'un des droits de la souveraineté, aussi est la mesure et le poids."(3)

Le discours des philosophes et des savants du siècle des Lumières introduit la notion de démocratie : un homme une voix, il n'y a plus d'arbitraire ni d'égalité. C'est un discours de progrès dans les sciences, la raison, la société civile et l'Etat - qui propose aussi l'uniformisation des normes et des instruments de mesure. "On conçoit bien, écrit L'Encyclopédie, que les peuples ne s'accorderont jamais à prendre de concert les mêmes poids et les mêmes mesures. Mais c'est très possible dans un pays soumis au même maître." (5).

Ce discours va ainsi contribuer à la centralisation de la domination et à la modernisation de l'Etat, ainsi qu'à la généralisation des rapports marchands et à la codification de l'économie comme science. La révolution démocratique apporte l'égalité devant la loi, et l'égalité devant les poids et mesures. Mais les Cahiers de doléances du Tiers Etat, qui déplorent l'arbitraire et l'injustice des mesures fixées par les seigneurs, se bornent à réclamer des mesures

équitables et uniques dans leur canton contre les abus des seigneurs féodaux; ils ne souhaitaient abandonner, ni leurs aunes, ni leurs lieues au profit d'un système nouveau sans référence historique ni territoriale. Sous les apparences progressistes, le système métrique soumet l'ensemble des citoyens à la raison d'Etat.

Aux temps néolithiques des chasseurs et cueilleurs, en France, on estime qu'il fallait à chaque individu un domaine de 200 hectares pour y trouver sa subsistance. Un agriculteur moderne peut subsister sur 0,2 hectares. S'agit-il là des mêmes hectares, des mêmes mesures ?

Les anciennes mesures agraires se fondaient sur le temps de travail ou la quantité de semences; l'unité variait suivant la qualité du sol, le relief, le genre de culture, la saison d'été ou d'hiver. Du point de vue technique et économique, un hectare n'est pas égal à un autre, ils ne peuvent guère être additionnés. Les produits de la terre faisaient eux aussi l'objet de mesures diverses selon qu'il s'agissait de calculer l'impôt, ou de vendre, ou d'acheter; une céréale de piètre qualité était mesurée en boisseaux plus grands que du blé panifiable; à l'achat on mesurait le boisseau "au comble", à la vente "au ras" c'est ainsi que se calculait le profit.

L'agriculteur actuel couvre annuellement plus de kilomètres peut-être que son ancêtre chasseur; la densité de peuplement n'ont seulement exigé l'intensification des cultures et le développement des techniques, elle a aussi multiplié les équipements collectifs, les installations d'utilité publique, les échanges - qu'on le veuille ou non. "Le fait brutal, pour Lewis Mumford, est que notre civilisation est appréciée maintenant d'après l'usage des instruments mécaniques, parce que les opportunités de production commerciale et d'exercice du pouvoir se trouvent là. (...) Ce qui distingue réellement la technique moderne du point de vue social, c'est de tendre à éliminer les distinctions sociales. Son but immédiat est le travail effectif. Les moyens sont la standardisation, l'accent sur le générique et le typique. Bref, un effort d'économie avouée" (10, p. 243).

Dénombrer, mesurer, peser, ce sont là d'anciennes activités humaines. Et la diversité des modes de calcul des poids et des mesures, des divisions du temps lunaire ou solaire n'ont pendant longtemps pas fait obstacle à la compréhension ni à l'échange. Tacite ou Marco Polo, voyageant dans les confins du monde connu, savaient qu'à autres peuples autres mesures, autre langage; ils savaient

aussi qu'il suffit de s'entendre sur la référence pour se comprendre.

Ce qui est nécessaire, c'est une norme, une règle. Les mots mêmes le disent. Rien n'a de signification qui ne puisse circuler : il faut des termes de référence communs, un langage. cela fait partie intégrante de l'histoire de la conscience humaine.

Les mesures anciennes portaient de la mesure du corps (la coudée, l'ampan, le pas, la journée) ou de celle du ciel. Dans bien des cas l'ordre de la perception suffisait à s'y retrouver.

Voici soudain que les mesures, de corporelles et voisines, deviennent scientifiques, arbitraires et cosmiques. Plus aucun étalon ancien n'est licite, plus aucune habitude ne vaut. C'est la société nouvelle, née de la Révolution, qui tire un trait sur l'ancien monde : pas étonnant que calendrier républicain et système métrique soient introduits par décret le même jour, le 18 Germinal de l'An III. "Le système métrique est un système universel, voire à l'inspiration universaliste, qui s'adresse "à tous les temps, à

tous les peuples", contrairement aux anciens poids et mesures stigmatisés pour leur "particularismes". Son assimilation devrait donc se faire aussi "naturellement" que le triomphe de la raison sur l'ignorance; les obstacles sur lesquels le nouveau système achopperait éventuellement ne pourraient venir que de la ténacité des préjugés, voire de l'acharnement des ennemis des Lumières et, partant, de la Révolution." (1. p.57)

On mesurerait ainsi à la même aune les champs et les tissus et le blé ? Le passage à l'ordre conceptuel, à la codification universelle rend la référence étrangère à l'individu. La mesure métrique ne "signifie" rien, socialement parlant. Elle s'accompagne du calcul décimal, qui n'est pas si facile à effectuer quand on a pendant des siècles divisé par deux et puis par deux.

"Unité dans la langue, unité dans le gouvernement, unité contre les ennemis du dehors et du dedans : depuis trois ans on était obsédé d'unité, on abhorrait l'arbitraire, on se sentait universel." (7. p.13)

En février 1812, l'Empire cède partiellement aux protestations et résistances populaires et introduit une réforme, le "compromis napoléonien" : le système métrique reste obligatoire, mais on a le droit d'utiliser dans le commerce de détail le huitième d'hectolitre, le "boisseau", et le demi-kilo, la "livre"; celle-ci de divise en seize onces, l'once en huit gros; un pied sera égal au tiers du mètre, une toise à deux mètres. Ces unités sont proches des mesures traditionnelles et de la vie quotidienne; qu'elles soient identiques ou légèrement différentes des mesures anciennes

n'est guère important pour les consommateurs : on retrouve l'ordre de la perception.

Le fait de mesurer avec les instruments actuels est sans aucun doute plus efficace, mais il a perdu sa signification. "Qu'est-ce que mesurer ? N'est-ce pas substituer à l'objet que nous mesurons le symbole d'un acte humain dont la simple répétition épuise l'objet ?" se demande Paul Valéry (12).

Demandez-vous comment estimer un mètre sans prendre appui sur vos bras ouverts, comment estimer une seconde sans poser la main sur votre pouls...

Demandez-vous aussi si tout cela est bien nécessaire.

Les instruments et les codes uniformes (le système métrique, en l'occurrence), déterminés et contrôlés par le pouvoir central, à la signification univoque, posent la question de la limite entre la norme et la loi. Si l'on considère que la loi est bonne, qu'elle est naturelle, fondée sur la raison, et universelle, alors point n'est besoin de faire la différence. Mais la nuance a été bien observée par ceux qui prétendaient faire les lois pour le bien du

peuple. Et d'autant plus par la République, qui unissait le savoir et le pouvoir.

En 1749, Guillaute, officier de la maréchaussée parisienne, déclarait crûment : "Plus d'émeutes, plus de saisie, plus de tumulte, l'ordre public règnera si l'on prend soin d'aménager le temps et l'espace humains entre ville et campagne par une réglementation sévère du transit, si l'on a souci des horaires, autant que des alignements et de la signalisation, si par la normalisation de l'habitat, toute la cité est rendue transparente, c'est-à-dire familière au regard policier." (13. p. 27)

Le congrès géographique international de 1881, qui se réunissait à Venise, après avoir scrupuleusement étudié la question, avait jugé que le méridien de base ne pouvait être situé hors d'un pays politiquement stable. Lorsque l'Allemagne reconnaît le méridien de Greenwich, dix ans plus tard, c'est grâce aux efforts du général Moltke de persuader le Parlement que des difficultés insurmontables se présenteraient en cas de mobilisation, étant donné la disparité des heures d'un pays à l'autre, voire sur le territoire d'un seul pays.

Le développement de la recherche sur le temps a lui aussi opéré un saut qualitatif et produit des instruments de mesure infiniment plus précis. Il est allé en parallèle avec le développement des transports et des communications : toujours plus de précision, toujours plus de vitesse. Et toujours plus de contrôle sur la production et le travail humain. Dans la Russie de la NEP, s'était fondée une association favorisant le port de la montre, afin d'apprendre aux ouvriers les avantages de la ponctualité (10. p. 25). Quarante ans plus tard, l'ethnologue français Georges Balandier, un progressiste, un ami du tiers monde, enquête sur la notion du temps en Afrique (2) - la semaine de quatre ou de dix jours, le temps rythmé par les marchés, les saisons, le climat.

Cette recherche est financée par la fédération horlogère suisse, qui veut savoir les possibilités d'ouvrir un marché pour les montres. Balandier la conduit aussi dans l'idée de participer au processus de décolonisation et de construction d'Etats modernes dans les pays d'Afrique. L'introduction de montres se fait ainsi au bénéfice des fabricants, des collecteurs d'impôts, des entrepreneurs, de l'habitude du travail salarié. La mesure du temps est bien là à la mesure du pouvoir.



C'est en 1792 que des savants partaient mesurer le tour du monde pour inventer la longueur du mètre, au moment où l'Europe se débarrassait de la féodalité et se préparait des Etats modernes; au même moment, les paysans brûlaient les titres féodaux et brisaient les instruments de mesure de la dime. Ils avaient commencé quelques siècles plus tôt par briser les cloches des églises.

Il n'est pas étonnant que l'imaginaire révolutionnaire s'en prenne aux horloges, aux mesures féodales, à la monnaie lorsque la valeur du champ se mesure au prix de son produit, que la valeur d'usage devient hétéronome, que la valeur du temps vécu se réduit au salaire horaire et aux primes de la sécurité sociale. Les cloches qui sonnent l'heure de Dieu et du Roy, la dime et le cens, le prix du pain, touchent la sensibilité du peuple en mouvement, de l'An Mil à la Commune de Paris.

L'histoire des résistances est peut-être aussi ancienne que l'histoire de la codification des mesures. La mesure doit être juste, certes, mais elle est maudite : c'est Caïn qui, d'après la légende que relate Flavius Josèphe commis "l'invention des poids et mesures, qui changea l'innocente et généreuse simplicité dans laquelle l'humanité avait jusqu'alors vécu, en une existence dominée par la tromperie." (8. p.9)

La mesure est maudite parce qu'elle est source d'injustice lorsque ce sont les plus riches et les plus forts qui la déterminent. "La mesure n'est pas une convention, elle est toujours une valeur. Elle n'est jamais indifférente, mais bonne ou mauvaise" explique Witold Kula (8. p.25). Les seigneurs bernois dans le canton de Vaud récoltaient la dime dans des boisseaux tassés au "piton", ils vendaient le blé dans des récipients analogues, mais allégés, à la

“raclette”. Les mesures varient à la hausse dans toute la France du XVIII^{ème} siècle pour augmenter la rente des seigneurs.

Le système métrique semble apporter une solution à ces injustices et instaurer l'équité. Mais est-il possible sans gouvernement central, sans commerce et monnaie, sans soumission générale à la domination ?

“L'imposition de cette nouveauté par les décrets et l'administration tatillonne, était perçue comme une agression culturelle, notamment dans les campagnes. Dans les pays “libérés” par les armées conquérantes qui apportaient le système métrique au bout de leurs baïonnettes celui-ci était perçu comme une agression tout court. L'Italie en fournit un exemple frappant : dès que les armées françaises se retiraient, on revenait aux anciens poids et mesures.” (1. p.59)

Pour certains anarchistes, le progrès social allait de pair avec le progrès scientifique, et celui-ci ne pouvait avoir qu'un sens.

Au Congrès de la Fédération jurassienne de 1873, James Guillaume présente les avantages, à son avis, des réponses objectives que la statistique fournit aux problèmes économiques et sociaux : “Ce sera la statistique qui deviendra la base de la science sociale; ce seront ses chiffres inexorables, et non pas telle ou telle théorie élaborée par des penseurs de cabinet, qui remplaceront dans l'avenir les chartes politiques et catéchismes religieux; c'est elle enfin qui sera le fil d'Ariane au moyen duquel l'homme pourra marcher d'un pas sûr dans le gigantesque dédale de l'organisation du travail émancipé.” (4) Une fois chacun en possession du savoir, le pouvoir serait à tous.

En 1924, l'Encyclopédie anarchiste présente les avantages, à son avis, du système métrique : “Les hommes vivant en société ont successivement utilisé des mesures naturelles; puis créé des étalons de mesure; enfin - dans un effort pour plus d'objectivité, de simplicité et de logique - recherché un système international de mesures. (...) La loi a suivi, avec assez de retard même, des progrès dans la mesure résultant de progrès industriels et commerciaux comme aussi des accords scientifiques internationaux réalisés par des savants. La loi sur les unités de mesure a sanctionné des mesures adoptées, tout comme la loi sur les syndicats ouvriers a sanctionné des libertés conquises par la classe ouvrière.” (6)

Douze ans plus tard, la loi française sur le travail généralisait les congés payés; le mètre-étalon, l'horloge et la balance ne se mettaient pas en congé pour autant. La loi ne se borne pas à sanctionner, elle codifie la raison d'Etat, étalonne les rapports entre ses citoyens. L'intelligence humaine, l'entraide et la liberté ont d'autres codes, qui pourraient bien être ceux de la démesure.

Lorsque Elisée Reclus proposait le déplacement du méridien de base ou la suppression de l'ère chrétienne (11), il y donnait des explications sensées. L'Angleterre s'enorgueillit du méridien de Greenwich,

qu'elle s'est quasiment approprié; un méridien de base passant par le détroit de Behring ne touche quasiment aucune terre habitée, s'il n'est à personne, il est d'autant plus aisément à tous.

Le calendrier chrétien présente l'absurde particularité de dater négativement tout ce qui se passe avant J.C.; un calendrier prenant pour point zéro un phénomène universel (comme une éclipse de soleil) ne donnerait la primauté à aucune culture et pourrait donc être admis par tous. Si système universel il y a, qu'au moins il ne soit ni hiérarchique ni impérialiste. La dernière œuvre de Reclus, sa géographie sociale de la planète, devait s'appeler tout simplement “L'Homme”. Je verrais volontiers un traité de métrologie s'intituler “Les cinq sens”.

Nous vivons de plus en plus dans un environnement mesuré et monnayé. Tous les jouets électroniques ont une montre incorporée, les tickets d'autobus à tarif unique sont valables soixante minutes, on loue un 2 p. cuis. 40 m2, la vieille plaisanterie “qu'est-ce qui est le plus lourd : un kilo de plumes ou un kilo de plomb ?” ne fait plus rire personne... Ces étalons d'usage quotidien n'ont plus aucune commune mesure avec les perceptions ni avec le sens commun. Le mètre étalon qui pendant un siècle et demi avait été calculé selon la longueur du méridien et matérialisé par un morceau de platine, est devenu ensuite un multiple de la longueur d'onde de la radiation du krypton 86, notion impalpable s'il en est; depuis 1983, il est fondé sur une fraction du trajet de la lumière pendant une seconde, ce qui est à peine moins inconcevable.

“Le danger est celui du fossé qui s'élargit à grande vitesse entre connaissance commune et connaissance scientifique Il ne s'agit pas ici des différences de nature entre ces formes de connaissance : que l'on parle de la pluie et du beau temps à l'aide de dictons populaires ou de hautes pressions, que l'on évoque Saint-Médard ou les millibars, cette hétérogénéité serait plutôt féconde si l'on acceptait l'interaction et la confrontation des discours. Tant que l'on parle de la même chose, il est réjouissant de pouvoir en parler diversement. Mais le drame est celui d'une divergence des objectifs de connaissance, d'une séparation des objets même de la science, de rôle culturel, de tradition à partager. Elle n'a pas de tradition, et de toute façon ne pourrait plus la partager, trop isolée désormais, et dans le temps et dans l'espace.” (9. p.92)

Il ne s'agit évidemment pas ici de proposer l'abolition des codes et des règles, sous peine d'y perdre le sens : ce n'est pas une opération magico-phénoméniste qui tirera un trait sur la société de la domination. Il s'agit de mettre en doute, peut-être, l'équité du système métrique, cette “ironie de l'histoire” comme le dit Witold Kula; de mettre en doute l'égalité devant les poids et mesures, comme un des leurres de la démocratie. Dans le projet anarchiste, dans l'au-delà de la domination et de l'économie, quelles seront nos mesures, nos démesures?

(1) Bronislaw BACKO, “Rationaliser révolutionnairement”, in Les mesures et l'histoire; Paris, CNRS, 1984.

(2) Georges BALANDIER, Le temps et la montre en Afrique noire; Bienna, FHS, 1963.

(3) Jean BODIN, La République : 1576 .

(4) Bulletin de la Fédération jurassienne; Sonvillier, 1.5. 1873.

(5) Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers, tome X, article “Mesures” (cité par Kula).

(6) Encyclopédie anarchiste, article “Mesure”; Paris, 1923.

(7) Denis GUEDJ, 1a Méridienne; Paris, Seghers, 1987.

(8) Witold KULA, Les mesures et les hommes; Paris, Maison des sciences de l'homme, 1984.

(9) Jean-Marc LEVY-LEBLOND, L'esprit de sel : science, culture, politique; Paris, Fayard, 1981.

(10) Lewis MUMFORD, Technique et civilisation; Paris, 1950.

(11) Elisée RECLUS, L'Homme et la Terre, tome 1; Paris 1905; en particulier p. 326-327 et Nouvelles propositions pour la suppression de l'ère chrétienne; Paris, 1905.

(12) Paul VALERY, Variétés III (cité par Kula).

(12) Paul VIRILIO, Vitesse et politique; Paris, Galilée, 1977.

Ce texte a été présenté par Marianne ENCKELL lors du colloque « Au delà de la Démocratie ». D'autres textes de ce colloque sont rassemblés dans une brochure du même titre, publiée par l'A.C.L. (disponible 13 rue Pierre Blanc 69001-Lyon, au prix de 40F).

POUR UN(E) IRAKIEN(NE) INCONNUE(E)

La crise du Golfe, comme on le dit et l'écrit, c'est un conflit d'intérêts qui ne nous concerne pas, une lutte pour l'hégémonie sur le monde, le symptôme d'une guerre, non seulement à redouter, mais déjà enclanchée, entre le Nord et le Sud.

L'affrontement entre deux blocs semble inéluctablement lié à la logique du système dans lequel nous vivons. Les méchants communistes ont disparu; voici donc surgi l'abominable dictateur Saddam Hussein, incarnation des forces du mal qui menacent notre civilisation. Lequel Saddam Hussein massacrait déjà allégrement Kurdes et autres opposants, avec les armes qu'on lui fournissait, à des conditions de paiement tout à fait avantageuses. Mais il a, cette fois, touché à quelque chose de bien plus précieux que la vie humaine, il a touché au fric et à l'hégémonie des trusts internationaux sur le contrôle du pétrole. Il a aussi cherché, de son côté, à s'assurer l'hégémonie sur les peuples pauvres. Même s'il est éliminé, d'autres prendront sa place, qui se trouveront sans problème parmi les alliés d'aujourd'hui, et qui sauront à leur tour faire naître chez les pauvres l'espoir illusoire qu'ils seront, grâce à eux, rendus à la dignité humaine.

Derrière cette réalité, qui justifie notre opposition à cette guerre, à ce qu'elle est déjà et à ce qu'elle risque de devenir, il existe une autre réalité, qui justifie notre opposition à toute guerre, et qui, pour moi, en tous cas, est encore bien plus concrète.

Il existe, quelque part, un Irakien. Peut-être seul, mais en tous cas unique. Un être fait d'un corps, de pensées, de désirs. De peur, aussi. Un homme qui se tait peut-être, parce qu'il a peur, mais qui ne pense et ne désire pas moins. Qui crie de tout son être, de ses mots, de ses regards, de son corps, qu'il veut vivre et que la vie est faite, fondamentalement, pour le plaisir et pour la rencontre, non pour la haine et la méfiance.

Quelqu'un que je ne rencontrerai peut-être jamais, mais avec qui je sais qu'une rencontre serait possible.

Et la certitude de cette rencontre possible suffit à me convaincre de ce qu'aucun pouvoir, jamais, n'a le droit de me désigner un ennemi. Aucune guerre d'état à état, jamais, ne peut se justifier.

Saddam Hussein, Bush, sont tous deux mes ennemis, parmi d'autres du même rang. Des ennemis à mort, et je pèse mes mots. Parce que ma vie et celle de l'Irakien n'ont pour eux aucune réalité, et que je ne peux, dès lors, que souhaiter leurs disparitions. Mais je ferai tout pour rester l'allié de l'Irakien anonyme qu'on affame aujourd'hui, en attendant de pouvoir le massacrer.

Il est donc une guerre absolument légitime. C'est celle qu'il nous faut livrer, pour notre survie, à toute guerre, à toute «logique» et à toute perspective de guerre.

Alain



LETTRE...

Bonjour,

Je voudrais faire une observation au sujet de l'article d'Alain, que j'ai trouvé lucide et englobant clairement les problèmes brûlants et essentiels de notre époque.

C'est au sujet de «*effondrement du communisme*» que je voudrais dire un mot. Il me paraît impropre de parler d'effondrement de quelque chose qui n'a pas existé, sinon dans le jargon officiel des différents despotes rouges et dans la propagande bourgeoise de tousjours, qui a voulu croire que le communisme était bien ce qui était réalisé en URSS et dans les pays satellites.

L'effondrement, spectaculaire de ces derniers temps, et effectif depuis les origines de la révolution, n'est pas celui du communisme, mais celui, d'abord des espoirs révolutionnaires, et ensuite du régime qui en est issu; le communisme, lui, est resté un mirage pour les uns, et une caricature grotesque pour les autres, ceux qui ont fini par croire que c'était bien cela le communisme, étant donné que rien d'autre ne s'annonçait à l'horizon.

Pour ce qui est de l'écologie, je suis bien d'accord qu'il s'agit chez certains du souci de conserver leurs privilèges. Mais, ce privilège d'être sur une terre encore viable malgré tout, est abondamment méprisé par toutes sortes d'individus qui, de manière zélée, participent, chacun à son échelon, à la rendre de moins en moins viable. Il faudrait que chacun y mette du sien, au lieu d'attendre que des mesures appropriées soient prises. La manière de consommer, l'excès

et le gaspillage dans différents aspects de la consommation, la désinvolture avec laquelle plein de déchets sont partout parsemés, en détournant le beau visage de ces lambeaux de nature demeurés intacts malgré tout, procèdent d'un état d'esprit qui, pratiquement, s'oppose au respect de la vie et de la nature, tout en se persuadant que la menace contre celles-ci vient d'ailleurs, sans voir que chacun est complice, directement ou indirectement. Les grandes causes de destruction n'existeraient pas sans la participation active du grand nombre qui élève la consommation érigée en base fondamentale de notre existence.

On ne recueille que ce qu'on a semé; si on a semé de la merde, et si cette merde est le fait notamment du système capitaliste, il ne faut pas oublier que tous, à des degrés divers, en sommes partie prenante, et bien souvent exigeante, pour pouvoir consommer davantage. Nous bâtissons ainsi ce grand festin de la consommation sur le dos d'une terre de plus en plus ravagée et des pays et peuples qui paient encore aujourd'hui les conséquences de cette longue histoire colonialiste qui nous a permis d'être si prospères, modernes et gaspilleurs, en dépit de toutes les contradictions qui nous rongent et des profondes insatisfactions qui nous traversent.

Giordano Bruno G.

Des Libertaires éditent...

► ANALIS - B.P. 28 - 33031 BORDEAUX CEDEX

- "L'incroyable anarchisme" - *L. Mercier-Vega* 78 F
Un regard sans complaisance sur un demi-siècle d'anarchisme.

► ATELIER DE CREATION LIBERTAIRE 13, rue Pierre Blanc - 69001 LYON

- "Interrogations sur l'autogestion" - *Collectif* 18 F
- "L'imaginaire subversif" - *Collectif* 60 F
Interrogations sur l'utopie.
- "Pa-Kin, le coq qui chantait dans la nuit" - *J.J. Gandini* 24 F
Une redécouverte de Pa Kin.
- "Aux origines de la révolution chinoise, les anarchistes" - *J.J. Gandini* 82 F
L'influence des anarchistes dans le mouvement ouvrier (1902-1927).
- "Sociobiologie ou écologie sociale" - *Murray Bookchin* 24 F
- "L'œuvre et l'action d'Albert Camus dans la mouvance de la tradition libertaire" - *Teodosio Vertone* 30 F
- "Anarcho-syndicalisme et communisme" - *D. Colson* 120 F
Le mouvement ouvrier à St Etienne (1920-1925).
- "Les nouvelles de la Combe" - *Louis Segéral* 58 F
Essai sur l'organisation sociale.
- "Paroles et écrits" - *Joël Fioux* 40 F
Impressions sur le Nicaragua.
- "Femmes, pouvoir, politique, bureaucratie" - *Collectif* 30 F
- "Le pouvoir et sa négation" - *Collectif* 33 F
- "Colloque autour du pouvoir" - *Collectif* 20 F
- "Ciao anarchici" - *Collectif* 90 F
Images d'une rencontre anarchiste à Venise (1984).
- "Anarcho-syndicalisme et luttes ouvrières" - *Collectif* 56 F
- "Aventures de la liberté" - *Collectif* 44 F
- "L'Etat et l'anarchie" - *Collectif* 58 F
- "La Révolution" - *Collectif* 56 F
- "Anarchie et christianisme" - *Jacques Ellul* 62 F
- "Vivre l'éducation" - *Collectif* 58 F
- "Qu'est-ce que l'écologie sociale" - *M. Bookchin* 35 F
- "La résistible ascension de l'extrême-droite à Marseille" - *Collectif* 50 F
- "Les anarchistes et l'organisation" - *Claude Parisse* 40 F

► ACRATIE - B.P. 23 - 64130 MAULÉON

- "Noir et Rouge" - *Anthologie* 65 F
Cahier d'étude anarchiste - 1956-1970.
- "Socialisme ou Barbarie" - *Anthologie* 98 F
Luttes ouvrières en France - 1953-1957.
- "Les joyeusetés de l'exil" - *Ch. Malato* 90 F
Chronique londonienne d'un exilé parisien - 1892-1894.
- "L'odyssée d'un passeport" - *G. Markov* 50 F
Nouvelles d'un dissident bulgare.
- "Exotisme s'abstenir" - *C. Reeves* 90 F
Journal d'un voyage en Amérique latine.
- "Colombie enchaînée" - *Juan Soler* 21 F
- "Guerilla indienne en Colombie" - *Olga Sanchez* 65 F
- "Corse, la liberté par la mort" - *Vanina* 70 F
La situation en Corse et le mouvement nationaliste.
- "Ecrits politiques" - *Noam Chomsky* 70 F
- "La mort du grand leurre" - *M.C. Calmus* 48 F
Essai sur l'école.
- "Chronique d'une insoumission" - *T. Maricourt* 36 F
- "30 ans de luttes ouvrières en URSS" 1953-1983. 15 F
- "Explosions de liberté" - *Franck Mintz* 78 F
Espagne 36 - Hongrie 56. (Co-édition A.C.L.).
- "L'Etat des lieux" - *O.C.L.* 88 F
Et la politique bordel !
- "Grève des mineurs en Grande Bretagne" - *H. Simon* 78 F
Mars 84 - Mars 85.
- "Vers le mouvement du 22 Mars" - *J.P. Duteuil* 168 F
Nanterre 1968.
- "L'entre deux règnes : les années Chirac" - *Serge Cogan* 58 F
Un album de dessins.
- "Violences" - *Tapage* 20 F
Bandes dessinées dans le style rock. (Co-édition Noir & Rouge).
- "Emma la Noire" - *Vanina* 78 F
Un roman de politique-fiction sur les rapports Nord/Sud.

► LE GOUT DE L'ETRE - B.P. 403 - 80004 AMIENS CEDEX

- "Et des étincelles jaillirent de mes orties..." - *Gérard Dupré* 25 F
"Ces poèmes révèlent, dans l'intensité du langage, une lucidité passionnée..." Le Courrier Picard.
- "Délit de vie" - *Thierry Maricourt* 45 F
"Comme un éclair de lucidité dans la nuit..." Paroles et Musique.
- "Cortes de la chaumière" - *Octave Mirbeau* 50 F
Violente mais talentueuse critique des paysans du siècle dernier.
- "Le sabotage" - *Emile Pouget* 34 F
Un classique de la littérature ouvrière.
- "Ils étaient quatre..." - *Henry Poulaille* 45 F
"Le roman de la peur" Michel Ragon.
- "Pour la paix / Lettre aux conscrits" - *Laurent Tailhade* 24 F
Publié initialement en 1909.
- "J'irai rêver sur vos tombes" - *L.N. Tammam* 39 F
Un roman "polaroid".
- "Les blouses" - *Jules Vallès* 50 F
Le dernier roman de Vallès.
- "Garde à vous !" - *Gabriel Veillard* 39 F
Une œuvre de salubrité publique contre la soldatesque...

► LUDD - 4 bis, rue de la Palestine - 75019 PARIS

- "Psychopathia Criminalis" - *Oskar Panizza* 70 F
Pamphlet ironique et vengeur écrit en 1898.
- "Les vagabonds n'ont pas perdu le goût de la chose chantée..." - *Carlos Semprun Maura* 55 F
Souvenirs d'un adolescent révolté, exilé en région parisienne après la l'Occupation et la "libération".
- "Printemps français" - *Stig Dagerman* 70 F
Cinq récits sur son voyage en France, 1947-1948.
- "Big Bill Blues" - *W.L. Conley Broonzy et Y. Bruynoghe* 95 F
Ecrits autobiographiques du guitariste et chanteur de blues Big Bill Broonzy.
- "La Boîte de Pandore" - *Karl Kraus suivi de "Confession et autres poèmes" de Frank Wedeking* 42 F
- "Menace de poème - d'éclair - de rien" - *E.A. Westphalen* 110 F
- "L'Homme aux poupées" - *J.L. Renaud* 125 F
- "Le Bal des gisants" - *Serge Dieudonné* 80 F

► NAUTILUS - 18, rue Oger - 92340 BOURG LA REINE

- "Appel aux fascistes" - *Palmiro Togliatti* 35 F
- "Anarchistes et communistes dans les mouvements de Conseils à Turin" - *Pier Carlo Masini* 35 F
- "De la dissidence" - *Claude Orsoni* 20 F
- "L'idée" - *Frans Masereel* 100 F
Préface de Michel Ragon.
- "Individu, révolte et terrorisme" - *Jacques Wajnsztein* 65 F

► NOIR ET ROUGE

Samedi Soir et Dimanche Matin - B.P. 22 - 75660 PARIS CEDEX 14

- Disque 45 T *Bérurier Noir* ("Makhnovtchina") 20 F
Haine Brigade (Charlestown & Nox Lupi)
- "Dessins" - *Gil* 35 F
(Co-édition avec Réflexes).
- "Violences" - *Tapage* 20 F
Bandes dessinées dans le style rock.

► NOIR - Beaumont 24 - CH - 1012 LAUSANNE SUISSE

- "Piogre" - *Jean-Luc Babel* 15 FS
Roman.
- "Les règles de quel jeu" - *Jean-Bernard Billeter* 15 FS
Roman.
- "La joie de vivre" - *Pierre Enckel* 13,50 FS
Journal intime perpétuel.
- "La Cerveille omnibus" - *Jean-Marc Lovay* 12 FS
- "Théâtre I" - *Jacques Probst* 15 FS
L'Amérique ; Douze face à moi ; Jamais la mer n'a rampé jusqu'ici...
- "Théâtre II" - *Jacques Probst* 15 FS
Lise ; L'île ; La septième vallée ; Le quai.
- "Bakounine et les historiens" - *Arthur Lehning* 5 FS
- "Le conformisme par la peur" - *Vaclav Havel* 3 FS
- "Michel Bakounine, une vie d'homme" - *Jeanne-Marie* 24 FS
- "La chevauchée anonyme" - *Louis Mercier Vega* 15 FS
- "Les nouveaux patrons" - *Collectif* 21 FS
Onze études sur la technobureaucratie.
- "Un socialisme non totalitaire est-il possible ?" - *Youri Orlov* 3 FS
- "L'œil et la main" - *Gaspar Miklos Tamas* 15 FS
Introduction à la politique (traduit du hongrois).